

la somme et le reste

Études lefebvriennes - Réseau mondial

LEFEBVRE UTILE 2

Henri Lefebvre n'est pas seulement un objet d'études académiques, il est encore - et pour longtemps - d'une utilité pratique dans/pour notre vie quotidienne disions-nous dans le numéro précédent. C'est ce que démontrent encore les auteurs participant à ce numéro-ci.

Au centre de celui-ci : **Une lecture de la ville**, d'Ana Fani Alessandri Carlos. Elle part de ce constat : la géographie urbaine doit incorporer dans son analyse du phénomène urbain, une critique de la formulation du savoir sur la ville. « En effet, il est impossible de séparer la production sociale de la ville de la production d'une pensée sur la ville ». Dans cette recherche, Henri Lefebvre est pour elle un point de départ permettant « une lecture de l'histoire et de notre condition dans le monde moderne, incluant l'idée d'un projet pour la société ». Ainsi, ajoute-t-elle : **la ville est « le lieu du possible »**.

Dans une introduction remarquable, **Jean-Yves Martin** met la pensée d'A.F.A. Carlos en perspective avec l'évolution de la géographie brésilienne depuis un quart de siècle. Géographie brésilienne où quasiment tous les auteurs font référence à H. Lefebvre. Ce « qu'on serait bien en peine de trouver, soit dit en passant, dans la géographie française » remarque J.-Y. martin.

Alessandra Dall'Ara, italienne, dans un court texte, partant de Marx et de Lefebvre, expose de manière remarquable son analyse des **mécanismes du changement social**.

Armand Ajzenberg

Sommaire

| | |
|--|----|
| - Jean-Yves Martin : Les origines d'une lecture marxiste-lefebvrienne de la ville au Brésil | 1 |
| - Ana Fani Alessandri Carlos : Une lecture de la ville | 10 |
| - Alessandra Dall'Ara : Le mécanisme du changement social | 22 |

la somme et le reste

Revue éditée avec le soutien d'Espaces Marx

Diffusée par courrier électronique

Tél. : 01 60 02 16 38

E mail : Pensee lefebvre@aol.com

Site Internet : <http://www.espaces-marx.org/>

Aller à Publications, puis à La Somme et le Reste

Animateur de la revue : Armand Ajzenberg

Rédacteurs(trices) - correspondants(antes) :

Ajzenberg Armand (F), Andrade Margarita Maria de (Brésil), Anselin Alain (Martinique), Beaurain Nicole (F), Benyounes Bellagnesch (F), Bihl Alain (F), Carlos Ana Fani Alessandri (Brésil), Damiani Amélia Luisa (Brésil), Devisme Laurent (F), Gromark Sten (Suède), Guigou Jacques (F), Hess Rémi (F), Joly Robert (F), Kofman Éléonore (Royaume Uni), Labica Georges (F), Lantz Pierre (F), Lenaerts Johny (Belgique), Lufti Eulina Pacheco (Brésil), Magniadas Jean (F), Martins José de Souza (Brésil), Matamoros Fernando (Mex.), Montferran Jean-Paul (F), Müller-Schöll Ulrich (Allemagne), Nasser Ana Cristina (Brésil), Öhlund Jacques (Suède), Oseki J.H. (Brésil), Péaud Jean (F), Querrien Anne (F), Rafatdjou Makan (F), Sangla Sylvain (F), Seabra Odette Carvalho de Lima (Brésil), Spire Arnaud (F), Sposito Marilia Pontes (Brésil), Tosel André (F).



Jean-Yves Martin

Géographe

Les origines d'une lecture marxiste-lefebvrienne de la ville au Brésil

Introduction au texte de A.F.A. Carlos

Certes le texte de la géographe brésilienne Ana Fani Alessandri Carlos, publié dans ce numéro de **La Somme et le reste**, qui propose une nouvelle lecture géographique de la ville, se suffit-il bien évidemment à lui-même. Mais, pour mieux apprécier son apport et mesurer sa relation à la pensée spatiale d'Henri Lefebvre, peut-être est-il souhaitable de le mettre en perspective dans l'évolution de la géographie brésilienne depuis un quart de siècle.

C'est avec cet objectif que nous nous proposons ici d'en tracer les grandes lignes, non seulement pour la géographie urbaine, mais aussi générale et également rurale, et d'autre part de présenter les travaux de la géographe Ana Fani Alessandri Carlos, en mettant en évidence leur articulation avec la pensée spatiale d'Henri Lefebvre¹.

Pour en arriver à ce constat qu'alors que les grands maîtres de la géographie marxiste française (P.George, J.Dresch, J.Tricart...) n'ont de toute évidence toujours pas trouvé ici de continueurs, au Brésil les générations successives de géographes se relaient et, ap-

profondissant leurs références au marxisme lefebvrien, occupent une place remarquable et dynamique au sein des écoles académiques de la géographie universitaire².

Une présentation d'autant plus nécessaire que, à part quelques trop rares exceptions, comme c'est le cas avec Milton Santos, les travaux des géographes brésilien(e)s ne sont guère traduits et publiés en France, bien que pourtant nombre d'entre eux y aient ré-
alisé leurs recherches.

Nous trouverons là une parfaite occasion d'illustrer les observations faites par le géographe canadien R.Shields selon lesquelles, grâce à H.Lefebvre, « la spatialisation de la dialectique replace la géographie au centre de la théorie critique et lie historicité et spatialité. Mais plus fondamentalement, la dialectique spatialisée et ouverte qui est découverte dans l'œuvre de Lefebvre ouvre la possibilité de réintégrer les divers mouvements progressistes ». C'est pourquoi « ses idées ont électrifié non seulement une génération mais un siècle de la Gauche, et elles ont trouvé leurs marques non seulement en France - ni même en Europe - mais également dans des communautés lointaines, quartiers populaires, des combats et des débats, plus particulièrement dans les Amériques »³.

La géographie brésilienne critique-radical

Rien d'étonnant à ce que dans cette "terre d'avenir" (S. Zweig), des grands espaces et des fractures sociales record, on éprouve d'emblée au Brésil le "sentiment géographique" (E.Orsenna). La jeune géographie brésilienne, à peine séculaire, longtemps sous influence étrangère, d'abord française, puis anglo-saxonne, cherche aujourd'hui à mieux cerner et rendre compte par elle-même des réalités de son propre pays. Après que, pour elle, ce fut souvent la quête du paradigme perdu.

A.F.A.Carlos indique⁴ qu'à partir de 1970, ceux des géographes brésiliens qui étaient restés fidèles à l'influente école fran-

¹ Voir à ce sujet : J-Yves MARTIN, 2005, « Une géographie critique de l'espace du quotidien : l'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », **Articulo.ch** - revue de sciences humaines, n° 2, http://www.articulo.ch/numero_dxds/geo_critique.html

² Cf J-Yves MARTIN, « L'évolution de la géographie brésilienne », in : **Identités et territorialités dans le Nordeste brésilien**, Ed. Septentio, 2000, p.154-162.

³ Rob SHIELDS, **Lefebvre, Love & Struggle, Spatial Dialectics**, Routledge, 1999, p.188-189.

⁴ A.F.A.CARLOS, « A geografia brasileira hoje : algumas reflexões », in **Terra Livre**, AGB SP, n°18, 2002.



çaise, ont développé des recherches sur la base des fondamentaux de la dite "géographie active", notamment sous l'influence de Pierre George. Sur la base du constat de l'extrême mobilité des situations d'alors, ils furent conduits à des études qui ambitionnaient d'inspirer ou de guider les actions, ce qui a finalement ouvert le chemin des grandes transformations des années 1970. La vive concurrence d'autres écoles géographiques "théorico-quantitativiste" et "humaniste-phénoménologique" - toutes deux d'origine anglo-saxonne - n'a pourtant pas empêché la permanence, sans cesse renouvelée, d'une géographie critique-radical, depuis l'œuvre pionnière sur les paysans du Nordeste de Manuel Correia de Andrade (« *A terra e o homem no nordeste* », en 1963)⁵, bientôt suivi du long magistère de Milton Santos (1926-2001).

Pour Ana F.A. Carlos, ces années 1970 ont ainsi été marquées par de grandes modifications dans les façons de penser, de faire et d'enseigner la géographie. A partir de la matrice commune de l'historicisme, il conviendrait dès lors de distinguer à l'époque deux orientations principales : celle, marxiste, qui a déterminé les bases du mouvement appelé "géographie critique" ou "géographie radicale" et celle inspirée par la phénoménologie. Dans la première, le matérialisme dialectique a permis de penser d'une autre façon l'articulation entre les disciplines, abolissant les frontières entre elles, ouvrant pour la géographie, au-delà de son partenariat habituel avec l'histoire, un dialogue fécond avec la

sociologie et l'économie. Cette tendance s'est vigoureusement opposée au néo-positivisme représenté par la "nouvelle géographie", dite encore "géographie quantitative". Le savoir géographique traditionnel s'est trouvé mis en échec, ce qui a ouvert des perspectives pour penser autrement la spatialité des relations sociales. Son plus grand mérite fut, sans aucun doute, la volonté théorique qui marqua avec force la période. « *Un citoyen qui ne théorise pas est un citoyen de seconde zone* », affirmera un peu plus tard Milton Santos⁶.

De son côté, Manuel Correia de Andrade souligne encore aujourd'hui avec malice que le courant marxiste fut volontiers « *qualifié de critique, et beaucoup en vinrent à identifier de façon erronée la position critique avec la position marxiste, quand, en vérité, le marxiste est essentiellement critique, alors que tout critique n'est pas nécessairement marxiste* »⁷ ! **Malgré tout, selon lui, « la théorie s'est développée grâce à la contribution dialectique, prenant en considération la praxis. Réalité et pratique ne se juxtaposent pas, au contraire, elles se complètent dans l'analyse socio-spatiale » pour « une meilleure interprétation de l'espace produit »**⁸.

Le moment clé se situe vraisemblablement à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Selon M. Santos la grande rupture aurait été marquée par la Rencontre Nationale des Géographes Brésiliens organisée en 1978 à Fortaleza par l'AGB (Association des Géographes Brésiliens). Peu après, lui-même publie son livre phare : « *Pour une géographie nouvelle : de la critique de la géographie à une géographie critique* », en 1978⁹.

Autour du *Bulletin Pauliste de Géographie* un rassemblement s'opère, avec, entre autres, autour de M. Santos, Ruy Moreira, Ariovaldo Umbelino de Oliveira, Robert Moreas et - déjà - Ana Fani Alessandri Carlos, sans oublier évidemment Manuel Correia de Andrade et Roberto Lobato. Peu après, certains d'entre eux participeront également au livre collectif : « *Nouveaux chemins de la géographie brésilienne* » organisé par M.Santos en

⁵ Lui qui, dès 1963, conclut son ouvrage pionnier de géographie agraire - dans lequel il consacrait des pages aux Ligues Paysannes - par ces phrases : « *Nous en concluons que nous sommes en train de vivre une période critique : ou les revendications populaires justifiées seront écoutées et il sera donné à l'homme de la campagne des conditions de vie compatibles avec la dignité humaine, ou la révolution prévue (...) sera inévitable et la structure foncière archaïque que nous avons là s'effondrera, entraînant dans sa chute tout ce qui s'appuie sur elle. Sa situation est si difficile, ses conditions sont si précaires, qu'à ce niveau personne ne la défend, tous l'attaquent depuis les communistes jusqu'aux catholiques, ne divergeant que sur la manière plus ou moins rapide, plus ou moins radicale pour savoir comment planifier sa destruction* » (M.CORREIA DE ANDRADE, *A terra e o homem no Nordeste*, Braziliense, 1963, p.257). C'était à la veille du Coup d'Etat militaire de 1964.

⁶ M.SANTOS, *O espaço do cidadão*, Nobel, 1987.

⁷ Dans sa préface à : L.RIQUE DA SILVA, *Do senso comum à geografia científica*, Contexto, 2004, p.8.

⁸ M.CORREIA DE ANDRADE, *Caminhos e descaminhos da geografia*, Papyrus, 1993, p.9.

⁹ M.SANTOS, *Pour une géographie nouvelle*, Publi-sud, 1984.



1981¹⁰, avec notamment des articles portant sur : « Espace et temps : compréhension matérialiste et dialectique » (A.U. de Oliveira) et « Quelques problèmes actuels de la contribution marxiste à la géographie » (M.Santos).

Au même moment s'opère une reconsidération de l'apport des géographes français ayant séjourné et enseigné jadis au Brésil : Pierre Monbeig, Maurice Le Lannou, Francis Ruellan... alors que l'AGB de São Paulo qui publie des « *Réflexions sur la géographie* », associe aux Brésiliens O. Valverde (1917-2006) et M. Santos, les Français J. Dresch, R. Guglielmo (« *Géographie et dialectique* ») et J. Tricart (« *La campagne dans la dialectique de la géographie* »).

Dès lors, selon A.F.A.Carlos, la géographie humaine cesse d'être, suivant les formules de Le Lannou, « la connaissance topique des diverses installations humaines sur la planète », pour devenir l'étude de la réalité sociale constituée historiquement à travers la spatialisation des relations sociales, et l'homme cesse d'être considéré comme agent géographique de premier ordre capable d'élaborer milieux et environnements (suivant Cholley), ou un simple « homme-habitant » (selon Le Lannou). Il est désormais davantage pensé comme sujet, être social et historique, qui produit le monde et lui-même dans un ample processus de reproduction, dépassant la seule reproduction biologique et matérielle.

Mais de sérieux problèmes de méthode restent cependant posés, car « dans de nombreux cas, le matérialisme dialectique entre beaucoup plus en tant que forme de langage qu'en tant que théorie et méthode capables de dévoiler le monde moderne, à travers la géographie ». D'où une certaine crise du marxisme dans la géographie brésilienne d'aujourd'hui. « Comme phénomène de "mode", le marxisme a pénétré la géographie brésilienne en causant une forte défiguration de la pensée de Marx avec l'apparition de n marxismes, les plus pressés adhérant à la mode, emballés par la simplification produite par Marta Harnecker ¹¹. Comme la pensée de Marx a été cristallisée, s'immobilisant dans des modèles, elle

n'a pas généré un mouvement de critique au sein d'elle-même ».

Un fois encore - mais pour la dernière fois - l'impulsion initiale vient-elle de l'extérieur avec la publication en 1993 au Brésil du livre du géographe américain Edward Soja, pourtant très mal titré : "Géographies post-modernes"¹² - sans aucun doute une concession à la dernière mode idéologique d'alors - mais dont le sous-titre, "la réaffirmation de l'espace dans la théorie social critique" est bien mieux en rapport avec son projet et son contenu réels. E. Soja y souligne ainsi, avec plus de pertinence qu'à travers son titre, que "Lefebvre fonde sa thèse sur l'affirmation que c'est dans l'espace socialement produit (essentiellement l'espace du capitalisme tardif, même à la campagne) que se reproduisent les relations dominantes de production (...) La survie du capitalisme a dépendu de ces production et occupation distinctes d'un espace fragmenté, homogénéisé et hiérarchiquement structuré - obtenu, surtout, au travers de la consommation collective bureaucratiquement contrôlée (c'est-à-dire, contrôlée par l'État), de la différenciation entre centres et périphéries à de multiples échelles, et de la pénétration du pouvoir étatique dans la vie quotidienne"¹³.

Ainsi, selon lui, "avec cette chaîne d'arguments, Lefebvre définit-il une ample problématique spatiale du capitalisme et l'élève à une position centrale au sein de la lutte des classes, insérant les relations de classes dans les contradictions configuratrices de l'espace socialement organisé. Il n'affirme pas que la problématique spatiale a toujours eu cette centralité. Il ne présente pas non plus la lutte pour l'espace comme un substitut ou une alternative à la lutte des classes. A la place de ceci, il affirme qu'aucune révolution sociale puisse réussir sans être, en même temps, une révolution consciemment spatiale"¹⁴. Aussi discutabile que puisse être l'étiquette soi-disant "post-moderne" collée sur cette géographie nouvelle, il n'en reste pas moins que E.Soja a beaucoup contribué à (ré)introduire les idées de Henri Lefebvre dans les schémas marxistes de pensée des géographes brésiliens.

Par la suite, au cours des années 1990, et plus encore depuis 2000, un renouveau de la pensée marxiste se fait donc jour au Brésil,

¹⁰ M.SANTOS (Org.), *Novos rumos da geografia brasileira*, HUCITEC, 1988

¹¹ M.HARNECKER, *Les concepts élémentaires du matérialisme historique*, éd. Contradictions, Bruxelles, 1974, 258 p.

¹² E.W.SOJA, *Geografias pós-modernas*, Ed. Jorge Zahar, 1993.

¹³ E.SOJA, op. cité, p.115.

¹⁴ Idem, p.116.



de plus en plus articulée sur la prise en considération des apports de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre. Dès lors, s'il n'est guère d'ouvrage de géographie brésilien qui ne fasse référence au moins à « *La production de l'espace* », et peu à peu le recours à tel ou tel point de la pensée lefebvrienne s'élargit à une prise en compte plus globale de cette pensée. On peut s'essayer à en prendre mieux la mesure à travers trois thématiques principales : la mondialisation-globalisation, la nouvelle géographie agraire et la nouvelle géographie urbaine.

1 - Géographie brésilienne et mondialité

1a - Milton Santos

Le projet initial de Milton Santos avec, en 1978, "*Pour une géographie nouvelle*"¹⁵ était ambitieux : « essayant d'aboutir à une géographie critique, dit-il, ce volume est consacré à une révision critique de l'évolution de la géographie ». Pour lui, « l'espace est la matière travaillée par excellence. Aucun des objets sociaux n'a une aussi grande emprise sur l'homme, aucun n'est aussi présent dans la quotidienneté des individus. La maison, le lieu de travail, les points de rencontre, les chemins qui unissent entre eux ces points, sont autant d'éléments passifs qui conditionnent l'activité des hommes et commandent leur pratique sociales »¹⁶. L'espace social se caractérise d'abord par ses "rugosités" qu'il définit ainsi : « Les rugosités sont l'espace bâti, le temps historique devenu paysage, incorporé à l'espace. Les rugosités nous livrent, bien que sans traduction immédiate, des restes d'une division du travail internationale signifiée localement par des combinaisons particulières du capital, des techniques et du travail utilisé ». Car, « le mode de production (...) peut disparaître – et cela est fréquent – sans que les formes figées disparaissent. Le moment se cristallise en mémoire comme dirait Lefebvre »¹⁷. Dans ces conditions, « L'espace de fait, ne peut pas être un simple reflet du mode de production actuel, dans la mesure où il est aussi mémoire des modes de production antérieurs (...) Un mode de production nouveau ou un moment nouveau du même mode de production ne fait pas

table rase des contraintes spatiales préexistantes »¹⁸.

Citant encore H. Lefebvre¹⁹ il estime que « l'étude des formations économiques et sociales serait la meilleure base pour une telle approche »²⁰, pour « se préparer, tant dans l'étude que dans l'action, afin d'essayer de fournir les bases de reconstruction d'un espace géographique qui soit réellement l'espace de l'homme, l'espace de tous les gens et non l'espace du capitalisme et de quelques uns »²¹. A l'origine, la réflexion critique de Milton Santos est donc assez proche de la conception lefebvrienne de la production de l'espace. Mais ayant par ailleurs largement recours à la catégorie de formation économique et sociale, elle ne s'éloigne pourtant guère d'une approche plutôt théoricienne et finalement assez orthodoxe du marxisme.

Force est de constater que par la suite, l'œuvre monumentale de M.Santos, marquée par une érudition sans rivage, fruit du cosmopolitisme de sa carrière universitaire, aura de moins en moins recours aux catégories marxistes, pas plus lefebvriennes qu'orthodoxes. Sa pensée évoluera plutôt vers le concept de "milieu technico-scientifique-informationnel"²², avant qu'il ne se consacre à des ouvrages collectifs de synthèse²³ ou, plus grand public, de critique de la globalisation²⁴. Ce qui ne l'empêchera cependant pas de faire toujours figure, jusqu'à sa disparition en 2001, de chef de file de la géographie radicale-critique brésilienne.

1b - Rogerio Haesbaert : "*Territoires alternatifs*" (2002) et "*mythe de la déterritorialisation*" (2004).

¹⁸ Ibidem, p.114.

¹⁹ P.119, *La production de l'espace*, p.88-89 : « l'espace social n'est pas une chose parmi les choses, un produit quelconque parmi les produits (...) Effet d'actions passées, il permet des actions, en suggère ou en interdit ».

²⁰ Ibidem, p.151.

²¹ Ibidem, p.168.

²² Voir notamment, M.SANTOS, *Técnica, espaço, tempo : globalização e meio técnico-científico-informacional*, HUCITEC, 1994.

²³ M.SANTOS et M.L.SILVEIRA, *O Brasil, território e sociedade no início do século XXI*, Record, 2001.

²⁴ M.SANTOS, *Por uma outra globalização, do pensamento único à consciência universal*, Record, 2000.

¹⁵ M.SANTOS, *Pour une géographie nouvelle*, ouv. cité.

¹⁶ Idem, p.11.

¹⁷ Ibidem, p.107-108.



Dès 1987, dans un article du *Jornal Do Brasil*, Rogério Haesbaert lance l'idée des "territoires alternatifs", idée qu'il développe ensuite comme une rupture dans la discussion théorique en géographie à partir d'un positionnement critique face au matérialisme historique, spécialement le marxisme le plus orthodoxe qui, selon lui, marquait la géographie brésilienne des années 1980. « En soulignant que les dimensions symboliques et politico-disciplinaires, jusqu'alors reléguées au second plan, dans la majorité des travaux de la dite géographie critique devaient être valorisées »²⁵. Il s'agit, dit-il, « de comprendre et analyser un espace-territoire qui est toujours, en même temps, espace concret, dominé, instrument de contrôle et d'exploitation, et espace différemment approprié (concrètement et symboliquement, en utilisant la distinction lefebvrienne entre domination et appropriation ²⁶), à travers lequel sont produits symboles et identités, enfin une multiplicité de signes qui opèrent ensemble comme fonctions stratégiques, variant selon le contexte dans lequel ils sont construits. Cet espace géographique qui participe ou compose, directement et indirectement, nos relations quotidiennes, avec ses murs, frontières, ses voies d'informations, ses images, ses flux, ses "rugosités", c'est le grand univers dans lequel, ici et là, timidement mais résolument, nous devons dessiner nos "territoires alternatifs" ». "Alternatifs" au sens d'une critique des espaces hégémoniques, pour une alternative de construction d'un espace beaucoup plus égalitaire et démocratique qui s'ouvre à l'insertion de toutes les formes d'exclus. Mais "alternatifs" aussi au sens de nouvelles perspectives théoriques pour l'analyse de l'espace des hommes, non seulement pour l'enrichissement du débat de la seule géographie, mais pour stimuler son dialogue avec les autres sciences sociales ²⁷.

En 2004, Rogério Haesbaert dénonce, dans un nouvel ouvrage, le "mythe de la déterritorialisation" ²⁸ : celui qui prétend que l'homme pourrait vivre sans territoire et la société exister sans territorialité. Envisageant

²⁵ R. HAESBEART, *Territoriós alternativos*, Contexto, 2002, p.10.

²⁶ H. LEFEBVRE, *La production de l'espace*, 1986, p.193.

²⁷ R. HAESBEART, op. cité, p.11.

²⁸ R. HAESBEART, *O mito da desterritorialização, do "fim dos territórios" à multiterritorialidade*, Bertrand Brasil, 2004.

le territoire dans une perspective géographique, intrinsèquement intégrative, il voit la territorialité, selon la distinction empruntée à Lefebvre, comme un processus de domination (politico-économique) et/ou d'appropriation (symbolico-culturelle) de l'espace par les groupes humains. Le grand dilemme de ce début de siècle, lui semble-t-il, n'est donc pas, comme le suggère Paul Virilio, le phénomène de déterritorialisation, mais bien plutôt celui de multiterritorialisation comme l'exacerbation de cette possibilité d'expérimenter différents territoires en même temps, qui a toujours existée, mais jamais aux niveaux contemporains. Tout en soulignant d'emblée que se "multi-territorialiser" ne va pas pour la grande majorité au-delà de la pure virtualité. « L'exclusion avilissante ou les inclusions extrêmement précaires, auxquelles les relations capitalistes relèguent la majeure partie de l'humanité, font que beaucoup, au lieu de partager des territoires multiples, errent à la recherche d'un seul : le plus élémentaire territoire de la survie quotidienne ». Ainsi, les multiples territoires incluent-ils les territoires précaires qui abritent les sans-toit, les sans-terre, tous ceux qui forment ce qu'il appelle des "agglomérats d'exclusion", ceux « des personnes qui vivent dans la plus précaire territorialisation ou, en d'autres termes, plus incisifs, dans la plus violente exclusion et/ou réclusion sociospatiale »²⁹. Ainsi, parmi de nombreuses autres références (dont beaucoup de françaises : Deleuze, Augé, Berque, Guattari, Foucault...), celle de Lefebvre - avec la distinction fondamentale "domination/appropriation" - est-elle bien centrale dans sa démonstration.

2 - La nouvelle géographie agraire : Ariovaldo Umbelino de Oliveira et Bernardo Mançano Fernandes.

Parmi les exclus, figurent évidemment les paysans brésiliens. Dès 1988, Ariovaldo Umbelino de Oliveira publie un premier ouvrage sur "la géographie des luttes dans les campagnes" ³⁰. « Ce que nous voulons faire, écrit-il, c'est comprendre la totalité de notre société, sans détruire les spécificités entre la campagne

²⁹ R. HAESBEART, *O mito da desterritorialização*, p.372.

³⁰ A.U. de OLIVEIRA, *A geografia das lutas no campo*, Contexto, 1988.



et la ville. De là nous comprenons qu'il y a une guerre instaurée à la campagne, une lutte ouverte entre le capital multifacette et les travailleurs, paysans ou non ». Mais, dans un pays où, après une transition urbaine fulgurante de moins d'un demi siècle, la population urbaine représente désormais plus de 80% de la population totale, et alors que la tentation est grande de présenter le paysannat comme définitivement archaïque, pas facile, mais courageux et pertinent, d'avancer néanmoins qu'« aujourd'hui, plus que jamais, ville et campagne forment un seul tout, divers et contradictoire, et pourtant uni et indivisible ». Dix ans plus tard il précise sa démarche ainsi : « Mes travaux, dit-il, reflètent ce courant qui fait de l'étude du territoire le thème central de l'investigation en géographie. Je pars de la conception selon laquelle le territoire doit être appréhendé comme une synthèse contradictoire, comme totalité concrète du processus/mode de production/distribution/circulation/consommation et ses articulations et médiations superstructurelles (politiques, idéologiques, symboliques etc.) par lesquelles l'Etat déploie sa fonction de régulation. Le territoire est ainsi le produit concret de la lutte des classes réfrénée par la société dans le processus de production de son existence (...) Ce processus de construction du territoire est simultanément construction / destruction / maintien / transformation »³¹. A partir de cette conception du territoire, A.U. de Oliveira souligne ainsi la contradiction majeure contemporaine des campagnes brésiliennes : « si, d'un côté, le capitalisme avance en termes généraux dans tout le territoire brésilien, établissant des relations de production spécifiquement capitalistes, promouvant l'expropriation totale du travailleur brésilien des campagnes, le mettant à nu, c'est-à-dire dépourvu de tous les moyens de production ; d'un autre côté, les relations de production non-capitalistes, comme le travail familial pratiquées par le petit travailleur paysan, avance également davantage. Cette situation nous met face (...) à la subordination de la production paysanne par le capital, qui assujettit et exproprie le revenu de la terre. Et, plus encore, exproprie pratiquement tout excédent produit, réduisant le rendement du paysan au minimum nécessaire de

³¹ A.U. de OLIVEIRA, « A geografia agrária e as transformações territoriais recentes no campo brasileiro », in: *Novos caminhos da geografia*, A.F.A.CARLOS (org), Contexto 1999, p.74.

sa reproduction physique »³². Sans référence explicite à Lefebvre, nous sommes donc cependant bien dans un effort d'adaptation de la pensée marxiste aux réalités rurales brésiliennes.

Formé à l'école de A.U. de Oliveira, Bernardo Mançano Fernandes présente, au milieu des années 1990, son livre "MST [Mouvement des Sans-Terre], formation et territorialisation"³³ comme « une analyse des processus de spatialisation et de territorialisation de la lutte pour la terre », partant du constat que « les conflits fonciers sont permanents de notre pays. Ils font partie d'une lutte historique et dans les deux dernières décennies ils ont revêtu de nouvelles caractéristiques, en vertu des transformations récentes des campagnes brésiliennes »³⁴.

Cette réalité nouvelle, ces faits « matérialisés à travers les expériences construites dans le quotidien de la vie » de ces groupes, classes ou secteurs populaires, cette forme de développement du processus de construction et transformation de la réalité, produite par la matérialisation de l'existence sociale, doit être comprise en tant qu'espace social. Dans sa réflexion à propos du concept d'espace social, il indique avoir pris comme référence le travail de Lefebvre et cite plusieurs passages de "La production de l'espace" : « L'espace (social) n'est pas une chose parmi les choses, un produit quelconque parmi les produits ; il enveloppe les choses produites, il comprend leurs relations dans leur coexistence et leur simultanéité : ordre (relatif) et/ou désordre relatif »³⁵ (...) « La forme de l'espace social, c'est la rencontre, le rassemblement, la simultanéité ? Qu'est-ce qui se rassemble ? Qu'est-ce qui est rassemblé ? Tout ce qu'il y a dans l'espace, tout ce qui est produit soit par la nature, soit par la société, - soit par leur coopération, soit par leurs conflits. Tout : êtres vivants, choses, objets, œuvres, signes et symboles »³⁶.

Adoptant donc pour la réalisation de son travail cette définition lefebvrienne de l'espace social, comme réalité produite par la matérialisation de l'existence sociale, B.M.Fernandes souligne que « l'étude interac-

³² A.U. de OLIVEIRA, *A agricultura camponesa no Brasil*,

Contexto, 2001, p.11.

³³ B.M.FERNANDES, *MST, formação e territorialização*, HUCITEC, 1996.

³⁴ B.M.FERNANDES, ouv. cité, p.17.

³⁵ *La production de l'espace*, p.88

³⁶ Idem, p.121.



tive des concepts d'espace social, de lieu social, de territoire et de mouvement social » lui a été indispensable. Son centre d'intérêt étant de « comprendre le processus de développement des formes de l'organisation, construites par le mouvement social, à travers les conflits et les affrontements, réalisés aux divers niveaux des relations sociales »³⁷, pour aboutir au constat que « l'espace social se concrétise géographiquement comme lieu social dans le processus de construction de la lutte »³⁸.

Depuis dix ans, B.M.Fernandes poursuit ce travail sur la réforme agraire et les luttes pour la terre des nombreux mouvements paysans, grâce auquel il est devenu la référence universitaire incontournable sur le sujet au Brésil. En 2000 la publication de son livre "Question agraire, recherche et MST"³⁹ est un appel à la recherche théorique sur le "mouvement social comme catégorie géographique" en général, et en particulier sur le MST comme "mouvement socio-territorial"⁴⁰, ainsi qu'un plaidoyer pour la recherche participante des "chercheurs-militants".

3 - La nouvelle géographie urbaine brésilienne

Dans la géographie urbaine de nouvelles catégories d'analyse ont également émergé, dont celle de celle de quotidienneté, avec l'objectif de refonder l'analyse marxiste dans un autre cadre à partir de l'œuvre de Henri Lefebvre. Ce débat a été principalement mené par le groupe d'études sur Henri Lefebvre du département de géographie de la FFLCH-USP, composé des professeures Amélia Luisa Diamani, Odette Carvalho de Lima Sabrea, Margarida Maria de Andrade et Ana Fani Alessandri Carlos. Selon Mauricio de Abreu, elles ont ainsi créé un courant dans la géo-

graphie brésilienne qu'il a qualifié de "marxiste lefebvrien".

3a - L'émergence de l'école marxiste-lefebvrienne.

L'origine de leur réflexion remonte aux analyses du LABUR (Laboratoire de géographie Urbaine) du département de géographie de l'USP, qui ont été présentées au cours d'un symposium sur le thème "économie politique de l'espace", dans le cadre de la rencontre nationale de géographie de l'AGB qui s'est tenue à Recife, en 1996, faisant de nouveau figure de moment-clé.

Les contributions à ce débat ont fait ensuite l'objet d'une 1^{ère} publication en 1999⁴¹. "L'objectif central de ce livre est de présenter une interprétation de la signification stratégique de l'espace (...) Les rapports sociaux se concrétisent en tant que relations spatiales ; avec cette idée Lefebvre nous offre un champ de réflexion qui, au-delà de mettre en débat les rapports entre espace et société, fonde la compréhension de l'espace dans la société comme condition et produit social. Dans cette perspective, l'oeuvre de l'Auteur nous offre un champ ample et fécond comme base de la connaissance du monde moderne, en cette fin de siècle [1999], lorsque la spatialité, plus que l'historicité, s'ouvre comme champ de possibilités concrètes. "Oeuvre et produit de l'espèce humaine, l'espace sort de l'ombre comme la planète de l'éclipse" ⁴².

Dans cet ouvrage Ana Fani Alessandri Carlos traite personnellement des "Nouvelles contradictions de l'espace". « Au milieu de ces espaces captés par l'extension du monde du marché, écrit-elle, tout n'est cependant pas soumis à la logique de l'échange. Il y a des lieux où il est possible de réintroduire la différence immanente dans le processus de reproduction de l'espace. Lieux de passage, de consommation, mais aussi de rencontre. Lieux où il est possible de fuir la passivité (celle des actes déterminés par l'échange), où l'activité subversive latente dans l'usage s'impose, qui sont toujours prêtes à s'établir dans les interstices du quotidien programmé et répétitif. Dans l'espace s'établissent, s'approfondissent ou même se rénovent des liens d'amitiés, de solidarité et de voisinage. : dans l'effervescence des fêtes et des

³⁷ B.M.FERNANDES, ouv. cité, p.22.

³⁸ Idem, p.23.

³⁹ B.M.FERNANDES, *Questão agrária, pesquisa e MST*, Cortez Editora, 2001.

⁴⁰ J-Y MARTIN, *Les Sans-terre du Brésil, géographie d'un mouvement socio-territorial*, l'Harmattan, 2001 ; J-Y MARTIN et B.M.FERNANDES, « Movimento socioterritorial e globalização : algumas reflexões a partir do caso do MST », in *Lutas Sociais*, NEILS/PUC-SP, n°11-12, p.173-185, 2004 ; J-Y MARTIN, « Du local au global : les Sans-terre du Brésil », *Informations et commentaires*, n°136, p.11-20, 2006.

⁴¹ DAMIANI, Amélia Luísa e outros [org.] 1999 : *O espaço no fim de século, a nova raridade*, GEOUSP, coll. Novas abordagens, Ed.Contexto, São Paulo.

⁴² Idem, p.7.



rencontres qui ponctuent la vie en métropole peuvent surgir à chaque coin de rue, à chaque moment - la grande ville est le théâtre de l'action, et ceci ne peut se réaliser que dans l'espace public - l'espace d'usage en tant qu'appropriation possible »⁴³.

3b - A.F.A. Carlos : une lecture lefebvrine de la ville

Ana Fani Alessandri Carlos est donc brésilienne et géographe, professeur titulaire au département de géographie de la FFLCH (faculté de philosophie, lettres et sciences humaines) de l'USP (Université de São Paulo). Les titres de ses deux thèses : « A (Re)produção do Espaço Urbano » [La (re)production de l'espace urbain] (1987) et « Espaço-tempo no cotidiano da metrópole » [Espace-Temps dans le quotidien de la métropole] (2000) indiquent ses orientations de géographe urbaniste et lefebvrine. Pour ses recherches, elle a effectué deux séjours en France : le premier en 1989 à Paris VII - sous l'orientation du professeur O.Dollfus -, le second en 1996 à Paris I.

Ses directions et/ou contributions à des ouvrages collectifs ont concerné : "São Paulo: a "anti-cidade"? [São Paulo: l'anti-cité] dans *Metrópole e Globalização* [Métropole et globalisation] ; A mundialidade do espaço [La mondialité de l'espace] dans *Henri Lefebvre e o retorno à dialética* [Henri Lefebvre et le retour à la dialectique] en 1996 et : *O espaço no fim do século: a nova raridade* [L'espace à la fin du siècle : la nouvelle rareté] et les nouveaux chemins de la géographie [*Novos caminhos da geografia*] en 1999.

Ses ouvrages personnels ont porté successivement sur les thématiques suivantes : l'impact géographique de l'industrialisation : *Espaço e indústria* (Contexto/Edusp 1992) ; la géographie urbaine : *A cidade* (Editora Contexto 1991) et la dynamique urbaine : *A (re)produção do espaço urbano* (Editora USP, 1994) ; la mondialisation : *O lugar no/do mundo* (Hucitec, 1996) et la fragmentation de la vie quotidienne associée à la métropolisation : *Espaço - tempo na metrópole* (Editora Contexto, 2001).

Dans ce dernier livre, "L'espace-temps dans la métropole", elle analyse l'espace et le temps de la vie quotidienne dans la ville de

São Paulo. Dans la perspective ciblée par ce travail, explique-t-elle dans sa conclusion⁴⁴, la notion de ville et de son processus continu de reproduction révèle une densité et potentialité pour la compréhension du monde moderne, dans ses dimensions théorique et pratique. La ville passe par une crise dont le sens est dans son processus de reproduction (et non loin de lui), sans se limiter au plan empirique ni confondre la ville en tant qu'objet, produit du travail humain, et comme sujet.

« La construction de l'humain englobe appropriations, rencontres, réunions, la fête ; la construction ludique de la ville, qui transcende l'espace privé, qui se soumet l'espace public. En conclusion, penser la ville et réfléchir au sens de la vie et comment elle se réalise, signifie penser à la pleine dimension de l'homme, ce que révèle la ville comme liberté. Si c'est dans la vie quotidienne que se réalise la norme, que la ségrégation prend forme, est où sont les possibilités d'appropriation de l'espace ».

La signification de la ville en tant qu'œuvre de civilisation n'est pas dans le sens de sa construction physique, mais de l'humanité de l'homme au moyen de son travail. En cela, la ville permet la lecture de l'histoire et de notre condition dans le monde moderne. Elle porte implicitement l'idée d'un projet pour la vie humaine. Le contenu du monde moderne passe, à ses yeux, par l'analyse de la métropole et ce vers quoi elle s'oriente ; elle passe par le débat sur la société urbaine, et par la discussion d'un projet pour elle. La ville rénovée, comme produit d'une pratique sociospatiale renouvelée, rend possible la construction d'identités, révèle le sens de la pratique qui est celle des appropriations réelles et possibles - celle qui rompt avec la rationalité imposée par la lutte à son encontre.

Comment les géographes peuvent-ils construire un savoir qui tienne compte d'une compréhension de la ville dans sa totalité ? C'est la question qui se pose.

Pour elle, le défi est celui de construire, collectivement, une problématique urbaine qui ne se réduise pas à la ville, mais qui vise le respect de la vie de l'homme dans la société

⁴⁴ A.F.A CARLOS, *Espaço-tempo na metrópole, a fragmentação da vida cotidiana*, Contexto, 2001, p.360-361.

⁴³ Ibidem, p.74



urbaine en constitution. Ainsi, dans la perspective qu'elle développe, la ville apparaît-elle comme le "lieu du possible", et sa crise – inhérente à sa production – doit être un élément d'analyse essentiel. Peut-être la voie pour penser la ville est-elle la prise en considération par la géographie, suivant H.Lefebvre, de l'unité et de la complexité de la vie sociale, la "totalité retrouvée ou recrée, à savoir l'unité de la pensée et de l'être, du discours et de l'acte, de la nature et de la réflexion, du monde (ou du cosmos) et la réalité humaine" ⁴⁵. Ainsi, pour elle, le sens et la finalité de la ville, en tant que construction historique, c'est l'homme, qui n'a été que trop réduit à la condition d'usager de la ville, et pour cette raison fréquemment relégué à un rang accessoire.

La géographie se trouve ainsi placée face au défi de devoir penser la ville dans sa perspective spatiale, c'est-à-dire celui de la production d'un savoir qui rende compte de la construction d'une théorie de la pratique sociospatiale urbaine, comme un *challenge* pour dévoiler la réalité urbaine dans sa totalité, et des possibilités qui se dessinent à l'horizon pour la vie quotidienne dans la ville, ce qui signifie penser le processus de reproduction de l'espace urbain dans ses diverses dimensions. C'est dans cette perspective qu'elle considère comme fondamental « de penser le sens du concept de reproduction sociale de l'espace urbain, qui soit capable d'éclairer la nasse réductrice du sens de la ville à celle de condition de reproduction du pouvoir et du capital, vidée de son sens humain. C'est ainsi que la problématique urbaine se réfère à l'homme, à la société, en posant l'appropriation de l'espace au premier plan ».

Résumons, pour conclure, nos observations. Parmi les géographes brésiliens, ceux qui innovent, publient, et dont les ouvrages ont un certain retentissement, font quasiment tous référence à H.Lefebvre en citant, *a minima*, "la production de l'espace". Une référence qu'on serait bien en peine de trouver, soit dit en passant, dans la géographie française, même et surtout quand elle est "brésilianiste". Alors que, chez les géographes brésiliens :

- Les "généralistes", qui ont étudié, à diverses époques, les effets de l'avancée de la mondialisation, se sont d'abord appuyés sur les concepts généraux du matérialisme historique, dans leur version traditionnelle - pré-lefebvrine pourrait-on dire - comme M.Correia de Andrade ou Milton Santos. Cette génération pionnière a ainsi largement contribué à l'introduction du marxisme et à la formation de l'école géographique dite radicale-critique.

- Les "ruralistes", comme A.U. de Oliveira et B.M.Fernandes sont évidemment plus sensibles aux luttes de classes dans les campagnes brésiliennes. De telle sorte qu'ils se sont intéressés non seulement à la production de l'espace rural, mais également aux perspectives de reterritorialisation des luttes paysannes pour la réforme agraire, par les mouvements socioterritoriaux, en les situant aussi à l'échelle de l'antagonisme mondial entre grand *agrobusiness* capitaliste d'exportations et défense de la petite agriculture paysanne familiale consacrée aux cultures vivrières.

- Mais c'est bien chez les "urbanistes" – à part pour certains qui n'ont rien vu d'autre en Lefebvre qu'un "philosophe" ou un "sociologue", comme malheureusement M. Lopes de Souza⁴⁶ - que les apports lefebvriens sont les plus développés. Le groupe du LABUR/USP et du GEÓUSP, autour de A.F.A Carlos, problématise ainsi ses analyses de la crise métropolitaine, non seulement à partir de "La production de l'espace", mais de l'ensemble du spectre de la pensée lefebvrine, en rupture avec le formalisme académique par la dialectique de la recherche militante impliquée, depuis la critique de la vie quotidienne, jusqu'à la multidimensionalité d'un espace social tout à la fois produit, vécu, représenté et (ré)approprié.

www.jy-martin.fr

la somme et le reste

⁴⁵ H.LEFEBVRE, *Le droit à la ville*, Casterman, 1972, p.38.

⁴⁶ M.LOPES DE SOUZA, *O desafio metropolitano*, Bertrand Brasil, 2000, p.27.



Ana Fani Alessandri Carlos

Département de Géographie
Université de São Paulo

UNE LECTURE DE LA VILLE

Pour commencer ce texte⁴⁷, nous réaffirmerons une de nos préoccupations : Il n'est pas rare en effet, que la ville soit pensée comme un cadre physique, ou comme un environnement urbain (et sous cette dimension, on peut dire qu'elle est « naturalisée ») ; dans les deux cas, le contenu de la pratique socio-spatiale qui lui donne forme et contenu est occulté. J'ai aussi insisté sur le fait qu'aujourd'hui, la mise en application de la géographie est présentée comme une nécessité, conformément au discours actuel du marché vers un pragmatisme qui s'il n'empêche pas sa théorisation, l'écarte de manière péjorative. Cette situation montre que si nous vivons une crise de la ville, suite à l'approfondissement des contradictions du processus de l'accumulation à l'échelle amplifiée (signalisée par l'approfondissement des processus de ségrégation urbaine), nous assistons aussi à une crise théorique selon laquelle l'analyse du monde doit articuler nécessairement la théorie et la pratique. La géographie urbaine doit donc incorporer dans son analyse du phénomène urbain, une critique de la formulation du savoir sur la ville. En effet, il est impossible de séparer la

⁴⁷ Ce texte fut rédigé à partir de l'article "Les défis à la construction de la problématique urbaine" réalisé à l'occasion du "Colloque centenaire d'Henri Lefebvre" réalisé par l'association "La somme et le reste", Paris, 2002 et publié originalement dans la revue *Cidades* volume I n° 1 organisé par le Groupe d'Études Urbaines GEU, 2004.

production sociale de la ville de la production d'une pensée sur la ville. Comme l'écrit Lefebvre, « la théorisation ne supprime pas la problématique du monde moderne - elle contribue à poser les problèmes avec plus de force,⁴⁸ crise théorique et pratique.

Ces affirmations montrent la nécessité qu'il y a de produire une connaissance qui prenne en compte, la construction d'une théorie de la pratique socio-spatiale dans la ville, en tant que défi pour dévoiler la réalité urbaine dans sa totalité et les possibilités qui se dessinent à l'horizon, pour la vie quotidienne dans la ville. Cette perspective nous éclaire sur le piège que représente la réduction du sens de la ville à celui de condition de la reproduction du capital ou de la domination de l'État, vidées toutes deux de toute signification de vie humaine. Ainsi, la nécessité d'analyser les processus constitutifs de l'espace social s'ajoute à la construction d'une théorie sur la ville.

La réalité urbaine nous place face à des problèmes de plus en plus complexes parmi lesquels la révélation des contenus du processus d'urbanisation aujourd'hui. Cette tâche qui doit être collective, implique un débat fondé sur les diverses perspectives théoriques et méthodologiques, ainsi que sur les possibilités qui s'ouvrent pour la recherche urbaine en Géographie. D'autre part, on ne peut ignorer le savoir accumulé sur la ville, ni le fructueux débat interdisciplinaire qui traduit l'effort des sciences parcellaires vers son élucidation. Ces connaissances accumulées nous révèlent la ville comme une œuvre de la civilisation et comme le lieu de possibilités toujours grandissantes pour la vie humaine. En même temps, un défi se profile à l'horizon des analyses urbaines, celui de savoir si les sciences parcellaires pourraient construire, isolément, une compréhension de la ville dans sa totalité. Et, dans ce sens, quelle est la contribution possible de chacune d'elles, pour la compréhension de la ville comme point de partie pour la découverte du monde moderne.

Tout d'abord, la compréhension de la ville, pensée dans la perspective de la géographie, nous place devant sa dimension spatiale : la ville analysée en tant que réalité

⁴⁸ Henri Lefebvre, "Qu'est-ce que penser", Paris, Éditions Publisud, 1985 p.129



matérielle se révèle à son tour, par le contenu des relations sociales qui lui donnent forme. La production géographique indique clairement qu'il n'y a pas une manière unique de penser la ville, ni une seule piste à suivre par la recherche. Au Brésil, dans le domaine de la recherche urbaine, différentes perspectives théoriques et méthodologiques pointent à l'horizon ; mais, si les chemins de la recherche sont multiples, aucun courant ne peut alléguer qu'il détient la « vérité ». La construction de la connaissance au fil de l'histoire révèle un chemin ininterrompu de conquêtes successives et nécessaires, de questionnements autour de l'idée de la connaissance productrice de vérités absolues puisque la réalité elle-même se reproduit de manière ininterrompue à partir de victoires.

Nos recherches révèlent ainsi plusieurs courants d'idées appuyées sur des paradigmes et abordages divers ; parmi ceux-ci, un courant phénoménologique, un courant historico-géographique, un courant marxiste et un courant plus récent que Mauricio Abreu a dénommé de courant « marxiste-lefebvrien » dans lequel je m'inclus. Ces courants divers font apparaître des perspectives possibles ouvertes à la recherche. Il convient de les analyser sans préjugés. Mais mon intention n'est pas, ici, de tisser un panorama historique de la recherche urbaine en géographie, mais bien d'approfondir une de ses perspectives théorico-méthodologiques, comme possibilité de compréhension de la ville dans sa totalité. Je peux, d'ores et déjà, affirmer que cette matrice –marxiste-lefebvrienne– ne s'appuie pas sur un ensemble de paradigmes ni sur la constitution d'un modèle d'analyse achevée. Il ne s'agit pas non plus, évidemment, de « géographiser » l'œuvre de Marx et de Lefebvre⁴⁹. Ce que la pensée de Marx nous propose est une critique à la formulation du savoir en même temps qu'une criti-

que à la réduction de la connaissance à une collection de faits. La lecture de la ville que je me propose de réaliser ici, à partir de la perspective signalée par l'œuvre de Marx, est avant tout, une méthode d'analyse de la pratique sociale : la réalité en mouvement, la crise inhérente au processus de reproduction peut être un élément révélateur de ses contenus.

Donc, laissant de côté tout postulat et affirmation dogmatique, nous pouvons prendre comme point de départ, pour le développement d'un raisonnement capable de produire une « lecture géographique de la ville », l'idée de la ville comme construction humaine, produit historico-social. Dans ce contexte, la ville apparaît comme un travail matérialisé, accumulé au long d'une série de générations, à partir de la relation entre la société et la nature. Expression et signification de la vie humaine, l'histoire de la ville la présente comme oeuvre et produit, qui se réalise comme une réalité spatiale concrète dont le mouvement est le produit d'un processus historique cumulatif. Cette histoire révèle les actions passées en même temps que le futur qui se tisse dans le présent, et dans cette condition, elle fait apparaître les possibilités présentes de la vie quotidienne. Ainsi, le sens et la finalité de la ville, en tant que construction historique, se réfèrent à l'homme et à la réalisation de la vie humaine. Si la construction de la problématique urbaine se produit sur le plan théorique, la production de la ville et de l'urbain se situe sur le plan de la pratique socio-spatiale, qui révèle la vie dans la ville. La société construit un monde objectif au travers de la pratique socio-spatiale. Elle laisse entrevoir dans ses contradictions, un mouvement qui traduit un processus en cours, basé sur la reproduction des relations sociales et qui se réalise en tant que relation espace-temps.

L'analyse spatiale de la ville, du point de vue du processus de sa production, montre l'indissociabilité entre l'espace et la société : à mesure que les relations sociales se matérialisent dans un territoire réel et concret, c'est à dire, lorsqu'elle produit sa propre vie, la société produit/reproduit un espace en tant que pratique socio-spatiale. Ce processus se matérialise par la concrétisation des relations sociales productrices des lieux. C'est cette dimension de la production-

⁴⁹ Il est indiscutable que la pensée de Lefebvre apporte une importante contribution pour l'étude de la ville. Il convient cependant d'observer que la lecture de l'œuvre de Henri Lefebvre a pour point de partie une préoccupation par rapport à la "géographie" et non par rapport à la production d'un modèle interprétatif ou à la simple transposition de son oeuvre. Il s'agit surtout, d'une réflexion sur sa méthode d'analyse. Ainsi, la compréhension de son oeuvre a pour point de départ ma formation/préoccupation géographique et non le contraire.



reproduction de l'espace que l'on peut voir, percevoir, sentir et vivre. L'homme s'approprie du monde, d'un espace-temps déterminé qui est celui de sa reproduction de la société. Ainsi, l'étude de la localisation des activités dans l'espace se déplace vers une analyse du contenu de la pratique socio-spatiale, en tant que mouvement de la production – appropriation - reproduction de la ville. Il s'ensuit que le processus de la production de l'espace devient indissociable de celui de la reproduction de la société ; dans ce contexte, la reproduction continue de la ville se produit comme un aspect fondamental de la reproduction ininterrompue de la vie.

Nous pouvons donc affirmer qu'outre les objets, le sens de la notion de production traduit un processus réel, ample et profond, un ensemble de relations, modèles de comportements, systèmes de valeurs qui formalisent et fixent les relations entre les membres de la société et produisent un espace sous sa dimension pratique. Mais la production s'ouvre sur la reproduction et dans ce sens, elle signale le processus de développement de la société humaine et révèle la profonde dialectique homme-nature. Dans cette perspective, la notion de production l'emporte, sans ignorer le plan de l'analyse économique ; elle situe l'analyse à un autre niveau dans la mesure où la ville révèle le processus de la généralisation de l'échange, de la constitution et de l'amplification du monde de la marchandise, de la concrétisation de l'ordre distant. Cette notion de production illumine d'autres catégories d'analyse, comme le quotidien, et indique plutôt la réalisation de la vie en tant que pratique socio-spatiale. Dans ce sens, nous pouvons comprendre la ville, dialectiquement, en tant que produit, condition et moyen pour la reproduction des relations sociales, productrices de vie humaine au sens large de la reproduction de la société. La ville se réaffirme donc comme un espace social dans la mesure où il s'agit de la réalisation de l'être social au long du processus historique. L'analyse de la ville s'ouvre ainsi, sous sa dimension spatiale, à l'analyse de la vie humaine dans toute sa multiplicité.

Nous pouvons affirmer que l'analyse doit capter le processus en mouvement et que, dans le monde moderne, cette reproduction signale l'articulation indissociable de trois plans : le plan économique (la ville

produite en tant que condition de la réalisation de la production du capital –il ne faut pas oublier que la reproduction des fractions de capital se réalise par la production de l'espace) ; le plan politique (la ville produite en tant qu'espace de domination par l'État dans la mesure où celui-ci domine la société par la production d'un espace normalisé) ; et le plan social (la ville produite en tant que pratique socio-spatiale, comme élément central de la reproduction de la vie humaine. Ces trois plans révèlent diverses dimensions, comme celle du local et du global avec pour toile de fonds, le processus de la mondialisation de la société, en tant que constitution de la société urbaine.

Sur ce plan, la société urbaine se généralise dans ce sens que la tendance qui pointe à l'horizon est celle d'une généralisation du processus de l'urbanisation, dans la mesure où la société entière tend à l'urbain. Cette expansion de l'urbain produit de nouvelles formes, fonctions et structures, sans que les anciennes aient nécessairement disparu. Une contradiction importante se présente, entre les persistances –ce qui résiste et se réaffirme continuellement en tant que référence de vie- et ce qui apparaît comme nouveau, chemin inexorable du processus de la modernisation. Mais la dégradation des formes et des relations sociales est présente dans la ville, et révèle un mouvement triadique : préservation – dégradation – transformation, caractéristiques toutes trois du processus de reproduction de la ville, aujourd'hui.

Penser l'urbain dans cette optique revient à considérer que le capitalisme s'est étendu et qu'en se réalisant, il s'est emparé du monde ; le moment est venu de redéfinir la ville, son explosion, l'expansion des périphéries, la reproduction de l'espace à un autre niveau. Dans ce sens, la société actuelle contemporaine apparaît comme une société urbaine en formation ce qui veut dire qu'en même temps qu'elle se caractérise comme une réalité concrète, elle signale aussi une tendance, celle de sa possible réalisation. Dans cette perspective, l'urbain apparaît comme une réalité mondiale, qui dépasse les réalités et concepts partiels. La pratique urbaine dans sa totalité, sur le plan plus ample de la reproduction des relations sociales, est une piste importante pour comprendre la



ville dans sa totalité, même à partir des sciences parcellaires.

La construction de la problématique urbaine nous oblige, initialement, à considérer le fait qu'elle ne concerne pas seulement la ville. Elle nous défie, en fait, de penser l'urbain non pas seulement comme une réalité réelle et concrète mais aussi comme une virtualité. La généralisation de l'urbanisation et la formation d'une société urbaine imposent un mode de vie qui obéit à la rationalité inhérente du processus de la reproduction des relations sociales. Sur le plan local, l'analyse de la ville indique une pratique sociale de l'ensemble, spatialisée, produisant un espace dont l'usage se révèle en tant que mode de reproduction de la vie, par des modes d'appropriation de l'espace. La notion de reproduction est placée au cœur de l'analyse.

C'est pour cela que nous pouvons affirmer qu'il est possible de lire dans l'espace, les possibilités concrètes de réalisation de la société en même temps que ses virtualités. Dans cette optique, la ville apparaît comme le "lieu du possible". Dans ce processus, la ville dévoile, aujourd'hui, une société urbaine qui se constitue à partir de la généralisation du processus d'urbanisation du monde, mettant en évidence une réalité concrète et virtuelle.

La Production (et la reproduction) comme catégorie centrale.

La notion de production a un contenu plus ample que celui que lui confère l'économie. En effet, cette notion est liée à la production de l'homme, aux conditions de vie de la société sous ses multiples aspects et à la manière par laquelle elle le détermine. Donc, la notion de production s'articule, inexorablement, à celle de la reproduction des relations sociales au sens large -à un moment et en un lieu déterminés - ; elle s'ouvre sur un plan plus ample et se réfère à ce que Lefebvre appelle de production philosophique. Cette notion englobe la production au sens strict et ses relations plus étendues. Cela signifie, dans ce contexte, ce qui se passe en dehors de la sphère spécifique de la production des marchandises et du monde du travail (tout en l'incorporant) ; cette notion s'étend au plan de l'habiter, au loisir, à la vie privée, en maintenant le sens du dynamisme des nécessités et des désirs qui marquent la reproduction de la société (englobant aussi

les actions qui s'écartent ou se rebellent contre le « pouvoir établi ») ainsi que les modifications observées dans le processus d'appropriation⁵⁰. Elle implique donc un sérieux effort pour élucider la production dans ses différents moments. Ce concept révèle aussi la généralisation d'un processus conflictuel et contradictoire englobant toutes les sphères de la reproduction sociale. Les relations sociales se concrétisent et se matérialisent dans un espace qui se produit à un autre niveau, qui transcende l'idée classique de localisation. Il existe donc bien des conditions spatiales et temporelles objectives, qui dévoilent et définissent la pratique sociale.

La notion de production indique encore un autre dédoublement, celui de sa reproduction. Dans cette perspective, elle permet de comprendre une totalité qui ne se limite pas seulement au plan économique mais qui s'ouvre sur la société, dans un mouvement plus ample qui présuppose une totalité plus ample. Cette compréhension change les termes de l'analyse urbaine.

Ainsi, l'analyse urbaine, en soulignant ce qui se passe en dehors de la sphère du travail, accentue la sphère de la vie quotidienne. La reproduction de l'espace urbain, articulé et déterminé par le processus de reproduction des relations sociales, se présente sous un aspect plus élargi que celui des relations de production au sens strict (la production de marchandises) et englobe des moments dépendants et articulés. Dans cette perspective, la vie quotidienne pourrait être définie comme une totalité comprise dans ses différents moments (travail, loisirs et vie privée). Dans ce sens, elle garderait des relations profondes avec toutes les activités de l'homme -dans ses conflits et dans ses diffé-

⁵⁰ "Le **Concept d'appropriation** est un des concepts les plus importants qui nous est offert après des siècles de réflexion philosophique. L'action des groupes humains sur le milieu matériel se fait selon deux modalités, deux attributs : la domination et l'appropriation. La domination sur la Nature matérielle, résultat d'opérations techniques, dévaste cette nature, permettant aux sociétés de les substituer par ses produits. L'appropriation ne dévaste pas mais elle transforme la Nature - le corps et la vie biologique, le temps et l'espace donnés- en biens humains. L'appropriation est le but, le sens, la finalité de la vie sociale ." Lefebvre, Henri. *De lo rural a lo urbano*. 4^a ed. Barcelona, Península, 1978, p.164.



rences. Selon Henri Lefebvre, c'est dans la vie quotidienne que les relations prennent un sens, une forme et que se constitue l'ensemble des relations qui font de l'homme et de chaque être humain, un tout. Le sens de la ville est celui que l'usage lui confère, c'est à dire les modes d'appropriation de l'être humain pour la production de sa vie (et tout ce que cela implique). C'est un lieu qui se reproduit en tant que référence et dans ce sens, le lieu de la constitution de l'identité et de la mémoire. Sous cette dimension, elle révélerait la condition de l'homme et de la ville en tant que construction et œuvre.

Ainsi, la (re)production comme catégorie centrale de l'analyse, ouvre la perspective d'analyser la vie humaine, avant toute chose. Elle indique à chaque moment, un niveau déterminé de développement de l'histoire de l'humanité ce qui revient à dire que la production se définit par les caractéristiques communes, à différentes époques ; elle soutient, dans ce sens, une réalité concrète, des relations réelles qui se développent au cœur d'un mouvement réel. Cependant, comme cette notion a un caractère historique, le concept de Marx, plus que de penser à une production spécifique, est globalisant et indique des tendances contradictoires : rénovation – conservation – préservation – continuités et ruptures. Tel est le mouvement décrit par Marx dans les *Grundrisse*.⁵¹ La notion de reproduction en tant que tendance, ouvre elle aussi, comme perspective analytique, l'exhibition de la réalité urbaine en constitution, révélant la vie quotidienne comme le lieu de reproduction dans son sens le plus large.

Pour Lefebvre, la production traverse, au XXe siècle, une période de modification qualitative ; auparavant, la production quantitative était presque exclusivement prédominante (choses et objets). À partir des années 60, on produit de plus en plus des images textes, des signes, composant un ensemble de production immatérielle – pourtant, ce qui caractérisera cette production,

⁵¹ Comme la production implique le mouvement de reproduction, l'analyse de la pratique spatiale révèle la production/reproduction de l'espace. Le développement du processus de l'urbanisation indique ce chemin. *Fondements de la critique de l'économie politique*, Éditions Anthropos, Paris, 1968, 4 volumes.

c'est son ambiguïté c'est à dire que la production d'images, signes, permet de rêver, d'inventer. Cependant, dans la plupart des cas, cette production imite et simule une réalité déjà existante. Dans ce sens, la relation production – reproduction – répétition pèse sur la pratique sociale ; un conflit se dessine, entre la productivité (répétitive) et la créativité⁵², indiquant de nouvelles contradictions.

C'est dans la deuxième moitié du XXe siècle que l'espace, la ville apparaissent comme problèmes.⁵³ C'est à ce moment de la reproduction que le capitalisme a intégré la ville historique ; il a incorporé les espaces autrefois désoccupés pour l'échange, a transformé l'espace social et politique en espace réel et opérationnel, donnée et instrument, nécessité et virtualité ; bref, un élément fondamental pour le maintien des relations de domination. Cette période est aussi celle de la généralisation de la production et de la consommation. Cela signifie l'apparition d'un mode de penser la réalité sociale à un moment où la totalité se dilue et où l'on ne peut percevoir que la fragmentation. C'est le moment où le processus de la reproduction des relations sociales se réalise sur le plan mondial.

Mais, ce n'est pas seulement la société toute entière qui devient le lieu de la reproduction (des relations de production et non pas seulement des moyens de production), mais l'espace entier. Occupé par le néocapitalisme, sectorisé, réduit à un milieu homogène et donc fragmenté, émietté, (on ne vend à la clientèle que des fragments d'espace), l'espace est devenu le siège du pouvoir. Les forces productrices permettent à qui s'y dispose, de dominer l'espace et même de le produire. Cette capacité productive s'étend à l'espace terrestre. L'espace naturel est réduit et transformé en un produit social par l'ensemble des techniques, de la physique et de l'informatique ; de cette façon, si d'un côté l'espace reproduit activement les relations de production, de l'autre, il contribue à son maintien et à sa consolidation.⁵⁴

La notion de reproduction se situe donc au centre du processus de la construction de

⁵² Le retour à la dialectique 12 mots clés, G- production et reproduction pp 97/102

⁵³ Une pensée devenue monde. Fayard, Paris, 1980

⁵⁴ La survie du capitalisme p. 116. Anthropos, Paris, 1973



la compréhension du monde moderne, à partir de l'analyse de la ville et de l'urbain. Elle révèle, non seulement la voie que le processus d'urbanisation indique (ce chemin est celui de l'urbanisation de la société qui se révèle sur le plan mondial, en tant que constitution de société urbaine et de l'espace mondial) mais aussi, la transformation profonde de la vie humaine par le processus urbain. Dans cette direction, elle signale comme horizon, la question de la reproduction de la vie humaine. Sur le plan de la connaissance, en même temps qu'il devient possible d'appréhender la réalité urbaine dans un contexte plus ample et plus profond, la fragmentation de la connaissance peut être surmontée. Dans la perspective spatiale, on dépasse la dimension ontologique, pour construire la connaissance de sa production/reproduction.

Le mouvement de la reproduction : de l'historicité à la spatialité.

La société construit un monde réel et objectif ; dans la pratique socio-spatiale, ce monde se révèle par ses contradictions, en un mouvement qui traduit un processus en cours, qui se réalise en tant que relation espace-temps. Si, comme je l'ai déjà dit, les relations sociales existent réellement en tant qu'existence spatiale concrète -elles produisent effectivement un espace où elles s'inscrivent et se réalisent- les relations sociales produisent un lieu déterminé au travers du temps qui marquerait le durée de l'action. Ainsi, l'espace et le temps apparaissent, au travers de l'action humaine, dans leur indissociabilité.

Cette action dont l'objectif serait de concrétiser, ou mieux, de viabiliser l'existence humaine, se réaliserait en tant que processus de reproduction de la vie, par l'intermédiation du processus de l'appropriation du monde. C'est dans ce sens que l'espace apparaît comme condition, moyen et produit de la reproduction sociale, révélant une pratique socio-spatiale. Pour Lefebvre, le concept de la reproduction renoué et étendu, joue un rôle important dans la théorie « initialement inhérente à la marche et au fonctionnement de la vie sociale, sans exclure les changements qui la contrarie la reproduction finit par prédominer, elle coïncide avec l'identité et la répétition. Pour l'auteur,

cette triade reproduction - identité - répétition devient terriblement puissante car les modalités antérieures ne disparaissent pas, elles sont surpassées et persistent comme des moments. C'est dans l'État et à son échelle que se réalise cette reproduction, un processus qui caractériserait, selon l'auteur, un nouveau moment de l'histoire, celui où la reproduction domine la production. L'analyse du moment actuel nous place donc en face de termes de la reproduction et non ceux de la production. La base est lancée, grâce à cette idée, pour la formulation d'un raisonnement qui établit un mouvement allant d'une dialectique du temps à celle de l'espace.

Selon Lefebvre, il se passe au milieu du XXe siècle, et en particulier dans les années 70, un changement dans le cours de l'histoire : on n'y reconnaît plus les traits de l'historicité car les histoires particulières se réalisent maintenant au sein du mondial qui s'annonce. Le mondial devient le point de départ et d'arrivée de l'analyse, mettant l'accent sur le possible et non plus sur le réel. Dans ce sens, le monde se fait monde en devenant ce qu'il était virtuellement⁵⁵. Les virtualités ouvrent, à chaque époque, une pluralité possible qui s'accomplit dans le processus historique ; on observe un saut qualitatif de l'historique au mondial. Néanmoins, la relation historicité-mondialité est conflictuelle ; « le conflit entre historicité - mondialité se résout dans la production d'un espace mondial en tant qu'œuvre du temps historique dans lequel il s'est réalisé ». Ainsi l'espace s'articule-t-il comme troisième terme de la relation dans la triade « historicité - mondialité - spatialité. La mondialité s'établit grâce à la prédominance de l'espace sur le temps. Celui-ci s'est totalisé dans l'espace car il contient le temps (un emploi du temps, puisque l'espace social n'existe que dans l'usage). Donc, la prédominance de la spatialité qui s'annonce, fait partie de la mondialité.⁵⁶

⁵⁵ Henri Lefebvre, De l'Etat, vol IV ; Les contradictions de l'État moderne, UGE, Collection 10/18, Paris 1978. p. 435.

⁵⁶ "(...) l'histoire a perdu la dignité éminente et la perte de référentiel (déclin déjà perçu par Nietzsche). Depuis lors, elle a perdu, présente, instant et obsession de souvenir et non plus qu'une représentation. Dans cette crise, s'il est vrai que le futur et le possible s'éclairent



A mon avis, ce mouvement se produit en tant que mouvement de la reproduction sociale c'est à dire qu'il y a dans l'histoire un moment où le processus de la reproduction se réalise à un autre niveau : celui de la production-reproduction de l'espace ; moment où toutes les références venues de l'histoire implosent. Dans la métropole par exemple, elle se révèle en tant que possibilité de réalisation du capital financier qui produit un « nouvel espace » composé d'immeubles destinés aux services modernes ; ou encore, la production d'espaces de loisirs accompagnant la production de ces immeubles, à partir de la destruction de quartiers entiers, « effaçant les traces de la production antérieure ».

Par conséquent, la notion de reproduction issue du développement de la notion de production révèle qu'il ne s'agit pas seulement de l'univers de la production de marchandises sur laquelle se base l'idée de la ville en tant que concentration. En effet, la croissance économique et l'industrialisation cheminent dans ce sens, que la concentration de la population accompagne la concentration des moyens de production ; toutefois, le mode de production capitaliste, dans son mouvement de réalisation, révèle une reproduction plus ample. À ce niveau, le processus se réfère à la ville, de manière intégrale. C'est sur ce même plan, que l'on peut détecter une tendance, celle de l'instauration du quotidien, comme élément constructif de la reproduction de la métropole. Cette tendance s'installe au travers du conflit entre l'imposition de nouveaux modèles culturels et de comportements, envahis par le monde de la marchandise au niveau mondial et les spécificités de la vie, en un lieu où persistent d'anciennes relations. Les nouvelles conditions d'existence sont inégales ; une routine organisée de la vie quotidienne se crée (dans l'espace et le temps), qui transforme radicalement la sociabilité. En effet, les usages de l'espace sont transformés et la vie s'appauvrit dans la mesure où les relations entre personnes sont substituées par des relations professionnelles ou institutionnelles. À son tour, le temps s'accélère en fonction du

par le passé, le futur réserve des surprises, car il se définit par le mondial (espace) et non par l'historique (temps). Henri Lefebvre, *De L'État*, vol IV, op cit, p. 94.

développement de la technique – qui requiert la construction de nouveaux espaces -, modifiant les relations des habitants avec et sur le lieu et redéfinissant la pratique socio-spatiale.

L'articulation global-local s'impose à la société et détermine de nouveaux modèles, du dehors vers le dedans, par le pouvoir de la constitution de la société de consommation (appuyée sur des modèles de comportements et de valeurs que l'on prétend universels, par le développement des médias qui imposent des modèles et paramètres de vie, par le réseau de communication qui rapproche les hommes en même temps qu'il les isole), dans un espace-temps différencié et inégal. Le choc entre ce qui existe et ce qui s'impose comme nouveau, est à la base des transformations de la métropole : les lieux s'intègrent successivement et simultanément à une nouvelle logique, tout en approfondissant les contradictions entre le centre et la périphérie.

Dans la pratique socio-spatiale, ce monde se révèle par ses contradictions, vécues au Brésil, de manière plus aiguë et plus profonde. Dans la métropole de São Paulo, par exemple, la planification urbaine auto-phagique tend à détruire la ville car elle détruit les formes urbaines.

Comme conséquence, on détruit les références urbaines qui agissent sur l'identité, reproduisant la ville comme une « extériorité ». Dans ce processus, on produit une situation qui fait que l'habitant se sent étranger face à la ville, illustrant le processus de production aliénée de la ville. La réalité urbaine se construit ainsi, accompagnée de ces contradictions : d'un côté, on observe les signes, les codes qui délimitent et marquent le processus de mondialisation par l'articulation de la ville sur le plan mondial ; de l'autre, le lieu se reproduit comme une « extériorité » par rapport à l'individu.

Au niveau du lieu, la contradiction entre le processus de production sociale de l'espace et son appropriation privée marque et délimite la vie quotidienne ; en effet, dans une société fondée sur l'échange et l'appropriation de l'espace, celui-ci est produit comme une marchandise et s'associe de plus en plus à la forme d'une marchandise. Dans ces conditions, il répond aux nécessités d'accumulation par les changements/réadaptations des usages et fonctions des lieux qui eux-aussi se reproduisent selon



la loi du reproductible, à partir de stratégies du développement du capitalisme. Celui-ci s'étend de plus en plus à l'espace global, créant de nouveaux secteurs d'activités comme extension des activités productives. L'espace, produit comme marchandise, entre dans le circuit de l'échange, attirant des capitaux qui migrent d'un secteur de l'économie à l'autre, pour viabiliser la reproduction. Ceci explique l'émergence d'une nouvelle logique associée à une nouvelle forme de domination de l'espace : l'espace est reproduit, son occupation est ordonnée et orientée, il est fragmenté et rendu échangeable à partir d'opérations réalisées sur le marché. L'espace est donc produit et reproduit en tant que marchandise reproductible.⁵⁷

Le mouvement de la reproduction, sous ses diverses dimensions, prisonnière d'une totalité plus ample et ouverte, s'allie à la construction de l'espace mondial et à la constitution d'une société urbaine. Cette situation redéfinit les termes de la « mondialisation » qui dans de nombreuses analyses est réduite à ses aspects économiques. Dans le cadre de la constitution d'une société urbaine, on observe, en même temps qu'une tendance à l'homogénéisation, un processus de fragmentation aussi bien de l'espace que de l'individu. Si le processus de l'homogénéisation est lié à la construction de l'espace en tant que marchandise (équivalent général), la fragmentation elle, dépend de l'existence de l'espace de la propriété privée ; l'accès à l'espace dans la ville n'est donc pas libre et est soumis aux règles du marché dans lequel la propriété privée du sol urbain apparaît comme une condition de développement du capitalisme. L'existence de la propriété privée signifie la division et la parcellisation de la ville ainsi qu'une profonde inégalité dans le processus de production de l'espace urbain. Celle-ci est perçue clairement et de manière non-équivoque sur le plan de la vie quotidienne, dans l'acte d'habiter qui confronte l'habitant à l'existence réelle de la propriété privée du sol urbain. Le processus de fragmentation de la ville avance en même temps que le processus de mondialisation, mais de forme contradictoire. La fragmentation de la ville révèle la hiérarchisation des

lieux et des personnes, comme articulation entre morphologies spatiale et sociale. Cette stratification fait apparaître les formes de ségrégation urbaine.

La pratique urbaine prend son sens dans la reproduction des relations sociales où s'affrontent les stratégies de la reproduction des fractions du capital et de la vie sociale. Cette situation change, de manière significative, les éléments de l'analyse urbaine, ouvrant de nouvelles perspectives pour la compréhension de la société. Dans ce sens, le phénomène urbain se caractérise par une certaine universalité. L'expansion du processus de l'industrialisation fait apparaître, selon Lefebvre, une hypothèse plus ample : celle de l'urbanisation totale de la société. Ceci revient à dire que si, dans les études urbaines, on considère l'industrialisation comme un élément du débat, la problématique urbaine avance et transcende celle de l'industrialisation ; en effet, si l'industrialisation a permis la généralisation de la marchandise, l'expansion de la base du capital, le processus de reproduction de la société se réalise, aujourd'hui, à un autre niveau, celui de la vie quotidienne et de la ville et non pas seulement dans la sphère de la production de marchandises et de la fabrique ; ceci est une conséquence du développement de la notion de production. Le concept de reproduction présente d'une part, l'urbain comme un moment de la reproduction issu de l'histoire de l'industrialisation et de l'autre, la tendance vers la société urbaine, résultant de l'urbanisation presque complète de la société. Née de l'industrialisation, notre société se conçoit en tant que société urbaine, à partir de l'explosion, de la transformation radicale des anciennes formes urbaines et des anciens modes de vie.

Ce mouvement de l'histoire inaugure ce que Lefebvre dénomme de période trans-historique.

Les défis lancés dans l'œuvre lefeb-vrienne

En ce qui concerne l'analyse urbaine, une affirmation surprend, dans l'œuvre de Lefebvre : le fait que, selon l'auteur, la pensée marxiste a négligé les questions relatives à l'espace et à l'urbain. Ceci parce que la réflexion marxiste s'oriente, dès le début, vers une analyse critique de la production *stricto*

⁵⁷ Ana Fani Alessadri Carlos, Espaço-tempo na metrô-pole, Editora Contexto, São Paulo, 2001



senso, strictement économique, celle de l'entreprise et du travail productif. Ce n'est que récemment que l'on a pris conscience de cette problématique, et encore, de manière simplifiée. Lefebvre affirme qu'une idéologie est apparue, que les marxistes n'ont pas attaquée : celle selon laquelle, la production industrielle portant en elle l'essentiel de la vie sociale et politique, ne pose que des problèmes administratifs. S'il y a erreur, elle provient de la gestion capitaliste de l'industrie et d'une planification rationnelle des forces productives. On essaye par là, de restituer la cohérence au processus de croissance, en simplifiant le réel, réduisant la réalité urbaine et spatiale, à des sujets comme la rente de la terre, la spéculation immobilière, le rôle des promoteurs et des banques, ce qui n'est pas faux mais limité. La question qui se pose donc est comment surpasser cette situation théorique ?

À mon avis, une des possibilités se réfère à l'idée selon laquelle les problèmes posés par l'urbanisation doivent être compris, aujourd'hui, dans le cadre du processus de reproduction générale de la société. Le concept de la reproduction prend sens et éclaire d'autres catégories de l'analyse. La découverte et l'amplitude de la notion de production révèlent la production en tant que création, auto-crédation de l'être humain, dans ses déterminations, possibilités et décisions. Selon Lefebvre le mode de production a besoin de se reproduire et cette reproduction ne coïncide pas avec la production des moyens de production mais s'effectuerait aussi, sur d'autres plans. Il nous confronte à de « nouvelles productions », capables d'expliquer le monde moderne : l'espace, l'urbain, le quotidien (la quotidienneté). Ces nouvelles productions marquent le sens et les possibilités créées dans l'histoire, pour une société déterminée au sein desquelles, les contradictions et les conflits se manifestent car ces nouvelles productions se confrontent aux permanences.

À la question de savoir sur quel plan se forment les problèmes de la production de l'existence humaine, c'est à dire, l'existence sociale des êtres humains, Lefebvre répond : dans le quotidien, mais c'est dans l'urbain que le quotidien s'installe, complète-t-il. Il détecte la production d'un nouvel espace, à un moment où le mode de production capi-

taliste s'est étendu car cette réalisation s'est emparée du monde. Ce moment est pour l'auteur, le moment de la redéfinition de la ville, de son explosion, de l'expansion des périphéries, de la construction d'un nouvel espace. Dans ce sens, la problématique urbaine apparaît comme mondiale ; et la société ne peut se définir que comme planétaire. D'un autre côté, dans le monde moderne, il existe, selon Lefebvre, un conflit entre les forces homogénéisantes et les forces différentielles. Selon lui, le défi de la compréhension de notre époque, provient justement, de la cohabitation de nouvelles relations avec la permanence d'anciennes relations ; la société se modernise et s'unifie, en même temps qu'elle se différencie ; c'est la fin d'une certaine histoire et le début de l'historicité consciente dirigée.

Dans cet ordre d'idées, la réflexion sur la mondialité s'oriente vers la spatialité, le moment de l'histoire dans lequel l'espace prédomine sur le temps et contient en lui, la finalité générale ou l'orientation commune à toute activité, de la division du travail à la quotidienneté. L'espace entier devient le lieu de la reproduction de la vie matérielle et humaine.

Comme nous l'avons déjà dit, l'urbain apparaît, dans l'œuvre de Lefebvre, comme une réalité réelle et concrète ainsi que comme une virtualité où la critique confronte le réel et le possible ; la ville se trouve ainsi, indissociablement liée à la vie de l'homme. Par cette idée, l'auteur nous place devant un nouvel humanisme⁵⁸, basé sur un projet qui rompt avec le rationalisme (qui prend la forme de domination) et projette la réalisation de la philosophie dans la pratique. Pour formuler son projet poétique de changer la vie de tout son aspect irréaliste, Lefebvre introduit la notion de quotidienneté ; il transforme les termes du problème dans la mesure où il

⁵⁸ Selon l'humanisme marxiste, l'homme est le point de départ de la pensée et de l'action révolutionnaire. Il nous place devant la nécessité de la réalisation-émancipation de l'homme par l'abolition de ses conditions d'exploitation et d'oppression, devant les nécessités de sa libération. Selon Lefebvre, l'homme d'aujourd'hui comprend mal ses relations avec la société et au lieu de dominer les relations, il est dominé par elles qui sont manipulées par les forces économiques et sociales; ce qui impliquerait de rencontrer l'unité entre la conscience privée et la conscience sociale.



donne une nouvelle idée de la pauvreté et de la richesse des relations sociales, ce qui permet de formuler des exigences pratiques. La première est que l'État s'efface devant les intérêts des groupes humains, faisant en sorte que la métamorphose de la vie quotidienne soit le produit de l'intervention des intéressés et non pas une simple consultation de ceux qui indiquent (ici, son raisonnement s'ouvre à la pensée de l'autogestion). Dans ce sens, l'humanisme contemple la réalisation des virtualités de l'homme, ouvert, selon l'auteur, aux relations conflictuelles entre le possible et le réel. En effet, selon lui, le monde n'est pas le simple produit de contradictions objectives, il contemple plutôt des déterminations possibles et des décisions.

À partir des travaux de Lefebvre, quelques questions gagnent une signification nouvelle. Tout d'abord, la différenciation / imbrication des concepts de la ville et de l'urbain (celui-ci est en voie de constitution). Sous cette perspective, la discussion sur la constitution de la société urbaine s'offre à l'analyse. L'urbain accentuerait la constitution de l'humanité de l'homme - thème qu'il développe à partir de sa préoccupation sur les significations plus profondes du terme « production ». Ceci signifie que sa méthode relativise toute information qui tend à s'ériger en absolu pour illuminer le possible - elle est basée sur une pensée qui s'appuie elle-même sur le virtuel (idée qui prend son sens dans la transduction).

Ainsi, la société urbaine ne désigne plus la vie dans la ville mais elle surgit de l'explosion (suite à l'immense urbanisation) de la ville, accompagnée des problèmes de détérioration de la vie urbaine. En tant que moment historique, l'urbain englobe, mais avant, il transcende la ville. C'est ainsi que pour Lefebvre, le concept de l'urbain permet d'analyser un double processus, celui de l'implosion-explosion - la ville d'origine ne disparaît pas avec la modernité, l'agglomération se disperse autour d'elle. Ce terme désignerait un processus plus ample « où se développent la modernité et la quotidienneté dans le monde moderne » ; le mode de production existant a amplifié l'emprise de la marchandise, étendant son pouvoir sur tout le territoire, inondant et redéfinissant les relations sociales. L'urbain accentue ainsi la

production du quotidien⁵⁹ qui loin de se réduire au trivial, à la notion de la vie de tous les jours, apparaît dans le contexte de la reproduction, dominée et organisée, un espace d'attentions qui tend à se constituer en système car la reproduction dans le monde moderne ne se fait pas par hasard. Elle apparaît comme le résultat du monde de la marchandise, comme programme du capitalisme et de l'état, qui organise la vie quotidienne parce qu'elle organise la société de consommation

C'est dans ce sens que Lefebvre affirme⁶⁰ que la problématique urbaine se déplace et modifie profondément la problématique née du processus d'urbanisation. Il y a en effet un saut qualitatif important, la croissance quantitative de la production économique produit un phénomène qualitatif traduit par une nouvelle problématique, la problématique urbaine.

Ce moment signale qu'il y a de nouvelles exigences dans le capitalisme, que la production n'assure plus la reproduction spontanée, que l'historicité se transforme en mondialité. (qui signifie pour Lefebvre, spatialité et non historicité). Au cours de sa réalisation, le capitalisme se transforme ; la reproduction dépasse les limites de la production de marchandises « pour gagner la société toute entière ». Dans son mouvement réel, la reproduction implique des tendances contradictoires. Le quotidien apparaît comme un niveau d'analyse où s'établit le néocapitalisme, affirme Lefebvre. C'est le lieu où se reproduisent les relations sociales au-delà du lieu du travail c'est à dire, dans la société entière, dans l'espace entier.

L'analyse de l'urbain révèle aussi la relation espace-temps ; un temps limité au temps productif - dans lequel les rythmes impliqués par la rationalité du travail s'établissent dans une pratique spatiale qui révèle l'espace oppressif-répressif. Lefebvre souligne aussi le fait que cette expansion de la reproduction qui se produit aujourd'hui sur le plan mondial, donne un autre sens aux relations sociales, dans une sphère plus ample ; les lois économiques et sociales perdent l'aspect physique (naturel) décrit par Marx, aveugles et spontanées, pour devenir de plus

⁵⁹ Le retour à la dialectique - 12 mots clés

⁶⁰ Dans le livre Espace et politique, suite du "Le droit à la ville" Ed. Anthropos, Paris



en plus contraignantes, sous une couverture contractuelle⁶¹.

Ce qu'il me semble important de reprendre pour l'analyse, c'est que la ville se révèle concrètement. Et c'est par l'usage qui donne un sens à la vie, (comme acte et activité), que l'identité se réalise comme activité pratique qui donne son support à la mémoire et révèle le contenu de la pratique socio-spatiale. C'est sous cette dimension que la vie se transforme, dans la transformation des lieux de la vie. C'est sur ce plan que la norme s'impose et que l'état domine la société, organisant et normalisant les usages par des interdictions et des normes. C'est sur ce plan aussi que les luttes se réalisent. C'est sur ce plan encore, que les contradictions surgissent avec force, révélant le sens et le chemin de la reproduction de la ville. C'est sur ce plan enfin, que l'espace est vécu et perçu comme fragment. C'est pour tout cela que la caractérisation du monde moderne, lu au travers de la ville, comme celui de la victoire de la valeur d'échange sur la valeur de l'usage, apporte un autre sens au débat autour de l'espace public et des modes d'appropriation. Ce débat est confronté à la généralisation de l'espace en tant que marchandise, à la généralisation de la propriété privée du sol urbain, à la constitution d'un espace sujet à la domination de la valeur d'échange par la spéculation, par l'investissement du capital. En contrepartie, l'espace urbain représente avant tout, un usage, une valeur d'usage – ce qui démythifie le discours tellement évident aujourd'hui, qui réduit le citoyen à la condition d'usager des services dans un espace géométrique et visuel où la vie quotidienne est programmée par la consommation manipulée. Ici, le droit à la ville qui se réfère aux possibilités pleines de l'appropriation des espaces pour la vie dans toutes ses dimensions, se vide car « l'usager » est réduit à la passivité et au silence sauf quand il se révolte.

Ce conflit entre usage et échange se produit sur le plan pratique et concerne une pratique socio-spatiale réelle et concrète dans laquelle l'usage correspond à une nécessité humaine et autour duquel surgissent les conflits. Selon les propres mots de l'auteur, la question du territoire se pose ici, pour tout

un chacun. C'est ici que la propriété lutte contre l'appropriation, en toute évidence, dans l'espace - l'échange et la valeur d'échange luttent contre l'usage, contre le corps et le vécu (sans toutefois se réduire à ce niveau de la réalité). C'est ici que se manifeste le rôle de l'État, fondamental dans la production de l'espace et de la vie. Le droit à la ville se concrétise dans les possibilités réelles d'appropriation, par la subordination de la valeur d'échange à l'usage (et non le contraire), de la constitution de la ville en tant qu'espace de création surpassant la contradiction usager – usur.

Dans ce sens, la potentialité de l'usage se manifeste également par le soin qui différencie l'habiter (analysé en tant qu'activité, oeuvre) de l'habitat, où la maison a été réduite à la fonction de marchandise ; une fonctionnalité produite et déterminée par des raisons techniques ; « fournissant un réceptacle dans lequel les personnes installent leur vie quotidienne »⁶². En ce moment historique, la « ville oeuvre » disparaît face à la généralisation du produit, à mesure que la valeur d'usage tend à se soumettre à celle de l'échange. Comme conséquence, ce processus provoque l'implosion des anciennes relations de voisinage, la perte de l'identité dépendante des référentiels urbains venus du passé, la transformation des anciennes valeurs qui se confrontent dans la ville. Ici, la morphologie spatiale et la morphologie sociale se juxtaposent, éclairant la ségrégation qui se manifeste sous formes multiples, en fonction de la propriété privée.

Il y a donc toute une complexité de relations. Pour l'individu, par exemple, la ville est le lieu du désir et d'un ensemble de coactions qui inhibent les désirs. Sous cet aspect, la ville sous-tend le rêve et l'imaginaire, qui explorent le possible. La ville et l'espace ont des fonctions multiples qui n'épuisent pas le réel, « l'espace et la ville sont être poétique et expression durement positive ». La ville et l'urbain suscitent un savoir et un lyrisme, forment une totalité ouverte et partielle, niveaux de totalités plus vastes. Pourquoi le marxisme devrait-il rejeter le symbolique, le

⁶¹ La survie du capitalisme idem, pp. 116/117

⁶² Introduction, p. XI , Boudon, F. Pessac de Le Courbusier Ed. Dunod, Paris, 1969



rêve et l'imaginaire ? ⁶³ Le sens de la ville en tant qu'œuvre de la civilisation – qui ne se réduit pas à sa construction physique-, concerne la construction de l'humanité de l'homme. C'est pourquoi le cheminement de la pensée de Lefebvre permet une lecture de l'histoire et de notre condition dans le monde moderne, incluant l'idée d'un projet pour la société. Par conséquent, la révélation du contenu du monde moderne passe par la discussion sur la reproduction de la ville, aujourd'hui, quand le défi est de penser la pratique socio-spatiale entendue comme appropriations réelles et possibles, ainsi que les luttes dont elle est le centre. La ville est le lieu des coaction mais aussi celui de la liberté.

Ainsi, dans la perspective analytique que nous avons développée ici, la ville est « le lieu du possible ». « Elle réunit tous les niveaux de la réalité et de la conscience, les groupes et leurs stratégies, les sous-ensembles ou systèmes sociaux, la vie quotidienne et la fête ; elle comporte un grand nombre de fonctions dont la plus importante, oubliée des fonctionnalistes, est la fonction ludique. Elle englobe des coactions impérieuses et des appropriations rigoureuses du temps et de l'espace, de la vie physique et des désirs (...) la ville est le produit du possible (...) la conception de ce possible se base non pas sur l'analyse de l'actuel mais sur la critique de l'actuel en tant que rompu par l'analyse, par l'idéologie et par la stratégie basée sur la compréhension analytique et non pas la rationalité dialectique⁶⁴ »

Bibliographie

Ansary, P. & Schoonbrodt, R. *Penser la ville* (Choix de textes philosophiques), Bruxelles, AAM éditions, 1989.

Boudon, F. Pessac de Le Corbusier, Ed. Dunod, Paris, 1969

Carlos, A.F.A *Espaço-tempo na vida cotidiana da metrópole*, Editora Contexto, São Paulo, 2001

Damiania, A.L. e alli, *O espaço no fim de século: nova raridade*, Editora Contexto, São Paulo 2001

Kotanyi, A e Raoul Vaneigem - Boletim n. 6. Agosto de 1961, Internationale Situationiste, Fayard, Paris, 1997

Lefebvre, Henri, *La production de l'espace*, Éditions Anthropos, Paris, 1974

Lefebvre, Henri, *Espace et politique*, (suite le droit à la ville), Anthropos, Paris, 1972

Lefebvre, Henri, *De l'Etat*, volume IV, Union générale d'Éditions, Paris 1978

Lefebvre, Henri, *Le retour à la dialectique : 12 mots clés*, Messidor, Paris, 1986

Lefebvre, Henri, *La conversation avec Henri Lefebvre*, Patricia Latour et Francis Combes, Mersidor, Paris, 1991

Lefebvre, Henri, *La révolution urbaine*, Gallimard, Paris, 1970

Lefebvre, Henri, *Le droit a la ville*, Anthropos, Paris, 1972

Lefebvre, Henri, *La survie du capitalisme*, Anthropos, Paris, 1973

Lefebvre, Henri, *Les temps de méprises*, Stock, Paris, 1975

Lefebvre, Henri, "Qu'est-ce que penser", Paris, Éditions Publisud, 1985

Lefebvre, Henri, *Posição contra os tecnocratas*. Editora Documentos. São Paulo, 1969

Le Goff, Jacques. *Por amor às cidades*. São Paulo, Editora da Unesp, 1997.

Martins, José de Souza (org.) *Henri Lefebvre e o retorno à dialética*. São Paulo, Editora Hucitec, 1996.

José de Souza, *A sociabilidade do homem simples*. São Paulo, Hucitec, 2000.

Roncayolo, Marcel., *Les grammaires d'une ville* (essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille). Paris, EHESS, 1996.

Roncayolo, Marcel., *La ville et ses territoires*. Paris, Gallimard, 1990.

Roncayolo, Marcel., *Formes des villes* (Ville, Recherche, Diffusion). Nantes, Université de Nantes, s/d.

⁶³ De L'État volume IV page 270, Union Générale d'Éditeur . Paris, 1978

⁶⁴ Il s'agit d'une stratégie dialectique –pour concevoir le réel, il faut, selon Henri Lefebvre, passer par l'utopique et l'impossible in Henri Lefebvre. *Posição contra os tecnocratas*. Editora Documentos. São Paulo, 1969.



Alessandra Dall'Ara

Le mécanisme du changement social

Face au développement continu de l'économie monétaire, aujourd'hui unifiée par l'Euro, conquête historique de la civilisation européenne, et en face du marché mondial d'échange qui permet la production et la circulation illimitée de marchandises, pauvreté et misère sont toutefois devenues les plaies tragiques non plus seulement des pays sous-développés mais aussi des opulents Pays occidentaux.

Dans le cadre du capitalisme sans limites d'abondance, la voie du développement social est ressentie de nos jours comme une exigence vitale par les citoyens ainsi que par les hommes politiques de tous les pays.

Le philosophe Henri Lefebvre a affirmé constamment dans ses différentes oeuvres l'idée que le changement en sens social et démocratique du système capitaliste se présente pour ce même système, qui est arrivé à l'apothéose de son évolution, comme une question vitale et comme condition du progrès futur.

Comme Lefebvre le soutient, l'amélioration des conditions objectives de l'existence et de la qualité de la vie humaine ne peut se réaliser que dans le social et par les hommes sociaux, forces motrices de l'histoire.

Mais quel est – on se le demande – le mécanisme du changement évolutif et du renouvellement social du système capitaliste ?

Cette demande continue à être au centre des Traités d'économie politique et alimente la réflexion des philosophes et des critiques de l'actualité de différents courants de la pensée, marxiste et non, ainsi que l'intérêt de tous les citoyens.

Celle-ci est justement la question que s'est posé, il y a un siècle et demi, Karl Marx, en se demandant quel est le mécanisme objectif de tout changement social, en d'autres termes, le mécanisme de l'évolution économique-sociale dans les diverses sociétés historiques.

Allons-nous donc, avec Lefebvre, vers l'oeuvre qui représente le début de la pensée économique de Marx, les *Fondements de la critique de l'économie politique*, un puissant

groupe de manuscrits économiques rédigés entre 1857 et 1858, en conclusion de ses études d'économie politique en Angleterre, et jamais publiés pendant la vie du philosophe.

Ces écrits, qui appartiennent à la maturité de Marx et qui sont le résultat de quinze ans de recherches, « des meilleures années de ma vie », comme il écrivait orgueilleusement à Lassalle, constituent le travail préparatoire du philosophe, contenant les « fondements » de l'oeuvre successive *Pour la critique de l'économie politique* (1859) et du *Capital* (vol. I 1867).

Microcosmiques par forme et par pensées, ces monographies sont réputées difficilement intelligibles car elles ont été écrites par Marx pour son éclaircissement personnel et n'ont donc pas été destinées à la publication.

Toutefois, si l'on considère en particulier le manuscrit sur les formes économiques pré-capitalistes (Cahier VI) et si on suit le développement historique des sociétés tel que Marx l'a reconstruit, il est possible de saisir, au premier niveau de compréhension, le sens global caché au fond de ces manuscrits : le lien existant entre l'évolution naturelle ou « biologique » des hommes en société et le développement de l'économie.

En d'autres termes, le rapport existant entre le *développement physiologique* de toute société historique et son progrès économique. De là émerge l'intérêt d'un point de vue historico-économique et aussi philosophique de ces manuscrits, dans lesquels on retrouve appliqué à l'histoire sociale le principe hégélien de la conservation dialectique, que Marx utilise pour expliquer le changement social et le passage d'une forme d'économie à l'autre.

Dans le but de comprendre la *PHYSIOLOGIE HISTORIQUE DE L'ÉCONOMIE* que Marx a représentée, il est utile de focaliser l'attention sur les *ressorts du changement social* jusqu'à la formation du mode de production capitaliste.

De ce cours historique il est aussi possible de dériver les critères positifs de valeur selon lesquels peut se réaliser le renouvellement que l'on souhaite en sens social du système capitaliste et, par là, de la vie sociale.

L'analyse de Marx sur les formes économiques pré-bourgeoises commence juste-



ment par les FORMES ORIGINAIRES d'économie.

Elle se déroule selon les principales catégories de l'économie politique, parmi lesquelles on considère en particulier celles de l'usage et de l'échange, que Marx utilise, hors de leur signification économique moderne, dans leur contexte et dans leur sens original, en nous montrant en même temps la relation avec les principales catégories de la Philosophie.

Le rapport entre TRAVAIL et PROPRIÉTÉ se retrouve, comme Marx l'explique, dès l'origine des hommes et détermine la forme de l'économie au cours de l'histoire.

Dans les communautés primitives, composées de tribus, l'économie était naturelle, naissait du rapport naturel de propriété que les hommes primitifs avaient avec la Nature objectivement donnée, en premier lieu avec la Terre, première condition objective du travail humain. Il y avait donc à l'origine une *unité naturelle* ou « synthèse » entre l'Homme et la Nature-Terre : ce que l'homme tirait de la terre était le prolongement inorganique de son corps et la Terre était, vice-versa, nature vivante, étant humanisée et déterminée dans la forme et dans l'usage par l'homme, qui tirait d'elle les moyens pour vivre.

Cette unité entre l'homme et la nature appropriée par lui, qui formaient un seul tout, se reflétait économiquement dans le COMMUNISME primitif, où il n'y avait pas de distinction entre le privé et le collectif, dans ce sens que la propriété était « *indifférenciée* » car ce que l'individu s'appropriait était destiné en même temps à la reproduction de soi-même et de la communauté, dans un rapport de symbiose.

Le ressort de l'économie communautaire primitive était la nécessité biologique des hommes.

Ce « type historique » d'économie et de propriété naturelle est décrit par Marx avec admiration, comme une ÉCONOMIE NAÏVE, peut-on dire, dans laquelle il n'y avait pas les malices du capital moderne et d'où en fait ne naissait pas de la plus-value mais tout – même l'échange, sous forme de troc (échange de dons), et la division des tâches – tout était destiné à l'usage, c'est à dire à la consommation directe pour la reproduction de la communauté, sans aucune autre finalité.

De cet Univers humain indistinct et uni à la Nature sous forme de communauté, sort et se définit graduellement au cours de l'histoire, au fur et à mesure que les hommes évoluent par le travail en s'appropriant la nature, l'Individu comme producteur et comme *propriétaire*.

Il s'agit d'un processus économique correspondant à l'évolution même des « animaux sociaux » et qui commence au moment où l'on arrive, par évolution sociale des tribus, à la formation de *communautés politiques* qui marquent le passage à la « civilisation ».

Dans les cités antiques – en particulier dans la *Civitas* romaine à laquelle Marx se réfère spécifiquement – on retrouve, par rapport à l'unité primitive, la *première différenciation juridique*, scellée par des lois écrites, entre l'Individu et la Communauté, entre l'*homo oeconomicus* et l'*homo politicus* ou citoyen.

Toutefois dans le monde antique, qui est un monde de villes à économie agraire, l'individu est un propriétaire encore indirect, c'est-à-dire que par la « médiation » de la communauté : tous les citoyens sont propriétaires car ils possèdent une parcelle de Terre de la communauté, non plus la Terre primitive commune mais l'*ager publicus*, pré-existant objectivement et remis au travail de chacun, pour cela « pré-supposé objectif » du droit de propriété.

Dans le Communisme antique on ne peut donc pas proprement parler de propriété privée en tant que fondée sur l'AUTONOMIE du producteur dans la possession et dans le contrôle subjectif de la terre, mais on peut parler plutôt de propriété privée ou « individuelle » dépendante de la communauté, la « Grande force productive » et la *conditio sine qua* l'individu peut perdre tout ce qu'il possède : « où il y a déjà une séparation des membres de la communauté comme propriétaires privés d'eux-mêmes en tant que communauté citadine et titulaires du territoire urbain, là interviennent aussi des *conditions* pour lesquelles l'individu peut perdre sa propriété... ».

Dans l'économie antique ayant pour seul but la reproduction de la communauté prédominait pour cela l'usage au sens objectif, puisque ce qui était produit individuellement restait, comme le producteur-même, fonc-



tionnel et subordonné à l'utilité matérielle commune.

La première et vraie AUTONOMISATION DU TRAVAIL ET DE LA PROPRIÉTÉ par rapport à la base communautaire des sociétés antiques se vérifie dans l'époque médiévale, quand émerge socialement, pour la première et seule fois dans l'histoire, le TRAVAILLEUR-PROPRIÉTAIRE PRIVÉ.

Ce processus a pour ressort historique, faut-il le remarquer, l'évolution économique, plus précisément, l'évolution « urbaine » de l'économie qui se réalise dans la société « duale » du Moyen-Âge : en elle, à côté de l'économie rurale, se développe l'économie urbaine qui dans le monde antique était restée *in statu nascendi*, comme un simple « décor » de la production agricole.

Dans ce contexte citadin favorisant le commerce et les activités manufacturières dans l'Antiquité méprisées et réservées aux esclaves, évoluent librement les travailleurs et acquièrent la « propriété privée » du travail : en se développant par le travail, acquérant habileté et exprimant leur propre créativité, les travailleurs conquièrent la pleine maîtrise de l'*instrument de travail* et, avec celui-ci, de la matière, c'est à dire des « conditions objectives du travail ».

Seulement quand le travail se développe aussi sous cet aspect artisanal et créatif les travailleurs conquièrent effectivement la propriété privée, c'est à dire la complète autonomie dans le travail au sens subjectif, en devenant des artisans « maîtres », et au sens objectif, s'appropriant objectivement le moyen de travail jusqu'à devenir en mesure de vivre autonomement de *leur propre travail*.

En même temps toute l'économie de l'usage se développe aussi au sens subjectif, car ce sont les travailleurs qui, en façonnant directement la matière, « la matérialité de la chose », au sens heideggérien, déterminent personnellement son usage d'un point de vue qualitatif et non plus seulement matériel.

Comme on peut voir, au moment où se rétablit économiquement l'unité naturelle primitive entre Travail et Propriété, cette dernière sous de nouvelles formes objectives, s'accomplit pour les travailleurs sociaux le vrai passage historique du Règne de la nécessité au Règne de la liberté : ils deviennent des propriétaires privés, libres de conditions ob-

jectives du travail et, comme tels, ancêtres « contraires » des modernes capitalistes.

Dans ce sens « communiste » primitif on peut parler, dans la société féodale, du PREMIER « SELF-GOVERNEMENT » DU TRAVAIL, qui représente le fondement du libre développement humain et social.

Marx donne en exemple, en fait, l'économie des sociétés antiques car celles-ci, bien que sous de formes diverses (propriété communautaire, propriété médiate, propriété privée), étaient encore proches de l'unité primitive homme-nature représentant le sens authentique du communisme.

Ces sociétés, en outre, qui se fondaient sur des finalités et sur des rapports « naïfs » de production ayant rendu possible le développement graduel des forces productives jusqu'au dernier stade du travail autonome, contenaient et montraient le mécanisme objectif du changement social, c'est à dire du progrès historique, que nous pouvons énoncer sous cette forme : l'évolution subjective et objective des Forces productives – d'abord biologique, ensuite sociale, enfin économique – porte avec elle en conséquence, dans toute époque historique, le dépassement de la précédente économie dans une nouvelle économie.

Tel est le ressort du progrès social, le « contenu de l'histoire ».

À partir de la naissance de la bourgeoisie le mécanisme du progrès change.

Comme une sorte de Big-Bang social la Classe bourgeoise imprime à l'histoire une direction « unique » et crée une économie sans aucune limite matérielle.

Si dans la société féodale les forces sociales évoluaient, le développement matériel lui restait objectivement limité du point de vue spatial, manquant la circulation des marchandises, dans la société moderne la nouvelle *économie d'échange* rend la production sans limites physiques.

Tout ce qui existait précédemment à l'état de valeurs d'usage est converti en échange.

Il s'agit de la première TRANSMUTATION MODERNE DE TOUTES LES VALEURS, en employant les termes de Nietzsche, réalisée par la bourgeoisie. Sans créer rien de nouveau elle accumule dès l'origine, elle agglomère dans les villes les



hommes et ce qu'ils s'étaient approprié ou qu'ils avaient produit, toute « valeur d'usage » et, à travers le MARCHÉ D'ÉCHANGE, elle les capitalise et les objective en quantités ou valeurs d'échanges.

L'argent accélère ce processus, devient le traducteur universel.

Les demandes « Combien tire-je de la vente de cela ? », « Combien coûte cela ? » deviennent les demandes universelles de la société moderne.

Dans ce sens le capital, comme un *Big-Bang social*, redéfinit autoritairement toute l'économie, sous ses formes naturelles précédentes, et l'histoire entière dans un seul sens : matériel, en déterminant la disparition de l'usage, de tout ce qui était lié à l'homme et qui dépendait de lui.

Le premier pas en avant accompli dans cette direction par le capital consiste dans la SÉPARATION TOTALE DU TRAVAILLEUR D'AVEC LA PROPRIÉTÉ, d'avec « toute » propriété : celle de la matière – la terre en premier lieu – celle de l'instrument de travail ensuite et enfin du produit même du travail, qui devient aussi, en tant que marchandise d'échange, un fétiche pour lui étranger.

Tout le travail est « aliéné » objectivement, c'est à dire que la propriété du travail, de ses conditions objectives, passe dans les mains de l'Autre qui est le capital, les travailleurs restant dépouillés de tout.

Au moment-même où le capital achète le travail et crée un marché interne où le « travail vivant » (force de travail), seule propriété subjective du travailleur ou, en d'autres termes, seule valeur d'usage restée, est quantifié en valeur d'échange, il devient tout à fait indépendant des travailleurs et en mesure de faire fonctionner automatiquement le système dont il est le propriétaire : si le capital, de plus, peut faire accomplir le travail par des machines ou bien « par l'eau, par l'air – aujourd'hui par les computers – tant mieux », c'est à dire, autant de gagné !

« Le capital ne s'approprie pas l'ouvrier mais son travail, non pas directement mais médiatement à travers l'échange ».

C'est dans ce sens qu'il fait disparaître tout usage humain possible et oriente autoritairement la production et le développement dans la seule direction de l'échange.

Au fur et à mesure que l'économie se construit sur la MÉDIATION marchande, les

rapports humains deviennent matérialistes et opaques jusqu'à ce que l'entière vie sociale devient opaque par l'intermédiaire de l'argent ubiquiste.

Tous les rapports directs et positifs de propriété se transforment dès ce moment-là pour les travailleurs sociaux en rapports « négatifs » de « non »-propriété.

C'est alors que le capital, pour ne pas apparaître comme expropriateur, s'affirme avec une habile propagande libérale comme libérateur des travailleurs du joug féodal, comme porteur de la Liberté qui consiste pour lui dans un marché d'échange sans frontières.

Il devient ainsi le démocratisateur et le légalisateur qui produit pour tous, qui donne à tous un salaire et un contrat régulier de travail, et, entre-temps, il domine la société entière.

Pour faire croire en la démocratie du marché il déclare que les travailleurs du monde entier sont tous *libres en puissance* – « *dúnamei* » - soit objectivement par rapports aux limitations de la société passée soit subjectivement, en tant que « capital humain » ou capacité de travail qui peut se réaliser dans l'échange, et affirme que par conséquent lui aussi, le capital, existe en puissance - comme si celui-ci était un rapport d'équité – en tant que Structure objective potentielle qui a besoin de capitaliser le travail-vivant s'il veut fonctionner.

Mais si l'on peut croire à cette égalité supposée entre le capital et le travail en puissance, dans la réalité de l'échange il s'agit d'un rapport tout à fait inégal, marqué par la propriété, celui entre le capital-proprétaire du travail *ab origine* et le travailleur séparé ou privé de toute propriété *ab origine*.

Il s'agit donc d'un échange trompeur et seulement apparent en tant qu'unilatéral et pré-supposé comme tel du début. Ainsi il est défini par Marx : « Cet échange d'équivalents se déroule, mais c'est seulement la couche superficielle d'une production qui se fonde sur l'appropriation du travail d'autrui sans échange mais sous l'apparence de l'échange ».

À travers l'analyse du système d'échange créé par le capital qui a changé, comme un Big-Bang, le mécanisme objectif du progrès, en donnant à l'histoire un cours unidirectionnel, nous pouvons donc affirmer



que du Moyen-Âge à nos jours aucun changement social ne s'est plus vérifié, dans ce sens que les forces sociales se sont développées du point de vue démographique et matériel mais n'ont plus évolué par le travail, et que par conséquent, selon la loi historique du progrès, aucun changement ou renouvellement structurel de l'économie capitaliste n'a pu se réaliser.

« L'histoire est terminée », comme Henri Lefebvre l'a écrit, justement et avant tout parce qu'elle est devenue, à partir du capital, l'histoire seulement de la Matière.

La croissance de la production consommable est exponentielle, le renouvellement des marchandises et des technologies est devenu la nouvelle mode de la vie sociale, les villes sont pleines de computers, que les colonialistes d'aujourd'hui ont porté même en Afrique.

Celle-ci étant la seule ligne sans limites mais plate de la production, on comprend bien pourquoi le travail social ne réalise plus les potentialités humaines mais plutôt les virtualités de la Technique.

Même la division du travail est technique et opérationnelle, d'empreinte économique.

Lefebvre, en affirmant le caractère totalitaire de la production économique moderne, parle de croissance sans développement dans un système qui continue cependant à s'affirmer comme le meilleur des systèmes économiques possibles.

Mais c'est justement en raison de sa croissance matérielle unidirectionnelle que le capitalisme se trouve face à la crise profonde des ventes, conséquence de la baisse des salaires des citoyens qui n'ont plus assez d'argent pour acheter tout ce que le capital produit.

S'arrête ainsi le Profit dans le système de l'échange illimité.

Quelle est, donc, la voie du possible renouvellement économique, qui est devenu d'importance vitale pour le capitalisme ?

Suivant le mécanisme du progrès historique, nous pouvons dire, avec Marx et Lefebvre, que le changement structurel du système ne peut se réaliser qu'à travers l'UNIFICATION DU SÉPARÉ, de tout ce qui a été séparé de l'homme dans la vie sociale.

Cela signifie le retour de l'usage dans la vie humaine et en premier lieu dans le travail

où s'est réalisée la séparation capitaliste du travailleur d'avec toute propriété et où l'usage a été vraiment banni de la vie humaine.

Dans le système actuel du travail cela peut se traduire effectivement dans un retour à la propriété subjective de l'instrument et de la matière de travail.

La réappropriation subjective des conditions du travail, déterminante pour l'évolution des forces productives, pourrait se réaliser aujourd'hui, sur le plan économique, dans un SYSTÈME BINAIRE de rétribution où le salaire ne soit pas attribué seulement sur la base de l'efficacité fonctionnelle et de l'opérativité des travailleurs, dans la seule optique du rendement, mais aussi sur la base de l'habileté personnelle du travailleur et de la qualité du travail, ce qui s'accorde bien avec la nécessité-même d'une production qualitativement élevée, qui aujourd'hui établit, au niveau de la concurrence mondiale, la force et la prospérité d'un pays par rapport à l'autre.

Pour arriver à produire, donc, développement social joint à la croissance économique il faut dans ce sens-là unifier le séparé économiquement, l'USAGE et l'ÉCHANGE, en réaffirmant le travailleur comme propriétaire subjectif du travail, c'est à dire de l'instrument et de la matière, et en valorisant, avec lui, le travail dans son aspect artisanal et créatif, qui a été graduellement supprimé par l'automatisation technique.

L'unification du séparé, dans le cadre du matérialisme historico-dialectique réaffirmé par Lefebvre et par les marxistes « subjectualistes » comme Antonio Gramsci, signifie le retour de l'Homme social à la Vie active et libre contre les « conditions » du déterminisme économique absolu, le retour du sujet producteur, consommateur et citoyen, capable d'orienter le progrès par ses propres choix économiques et politiques.

Ce retour à l'Unité primitive de l'homme et de la propriété, qui représente le sens authentique du Communisme marxien comme « fin du développement unilatéral de l'individu », constitue aujourd'hui encore, comme dans chaque époque historique, la condition et le mécanisme du changement social.

dallara.alessandra@libero.it

